Controverse sur la société du spectacle

Lettres de Jean-Pierre Voyer sur Debord off, 1997-98

Première réponse à M. Bueno

Raphaël,

Très bien, continuons : le monde est dominé par le commerce, nous sommes d'accord, car tout commence avec l'échange et l'histoire du monde est l'histoire de l'échange. Mais, qu'est-ce qui fait que le commerce puisse continuer à dominer, qu'est-ce qui fait que tous continuent d'accepter la misère dominante et que chaque individu défende avec zèle son droit à être un simple porteur de marchandises{1} ? L'économie est une idéologie{2}, de nouveau nous sommes d'accord, mais de quoi ? Qu'est-ce que cette idéologie reflète, quel moment de la réalité concrète s'y est congelé ? De tout ceci, Voyer ne nous dit rien, malgré ses circonvolutions dialectiques, ses inversions de génitif{6}, ses argumentations circulaires. Substituer au mot "économie" le mot "commerce" est une jonglerie théorique{5}, pas une solution. L'impression que j'ai - et c'est de ça qu'il s'agit, d'une impression, mais nous y sommes souvent forcés - est que Voyer, après avoir commencé si bien ses premiers livres, tomba amoureux de sa propre argumentation et la développa basée sur elle-même, prenant chaque concept antérieur comme prémisse du suivant et en oubliant de les baser ad hominem.

La théorie du spectacle n'a toujours pas été critiquée{3}, et l'urgence de la nécessité de cette critique, esquissée (?) mais pas terminée par Voyer, peut être vue dans la facilité chaque fois plus grande qu'ont les récupérateurs de toutes couleurs pour se l'approprier. Debord, lui-même, dans les Commentaires à la Société du Spectacle(*) avec la gelée d'alcool qu'il avait pour cerveau vingt ans après, la réduit à pas plus qu'une énorme (et cachée!) conspiration des mass media et de ses commanditaires (aussi "cachés"). Dans Réponse à "Rideau", malgré ses protestations contre cela, Voyer fonde son argumentation sur ce concept réduit{4}, rapprochant d'une certaine manière le Debord de la Société du Spectacle du Debord de la polynévrite élégante et de l'exposition au centre Beaubourg, ou d'un vulgaire journaliste nouvelobsquien quelconque. Et ce type de manœuvre (je ne trouve pas d'autre mot) me laisse très nerveux, surtout quand elle vient de quelqu'un de la stature de Voyer, de qui j'attendais beaucoup plus.

Até já, Tomàs

(*) Que j'ai terminé de lire aujourd'hui, 29 avril, pour la première fois.

Réponse

"Tout l'art de vivre c'est de nous servir des personnes qui nous font souffrir." Marcel Proust.

{4}. Comme chacun peut le constater, je ne fonde pas mon argumentation sur le concept réduit du spectacle. Je dis simplement que Debord n'a jamais pu, malgré ses prétentions et ses protestations, dépasser ce concept réduit. (télévision, pub, presse, média, information, abus des images et du monde des images, c'est à dire peu de chose). Puisque vous êtes si malin, faites le donc, vous, donnez donc une définition du spectacle qui ait un sens qui ne soit pas celui du concept restreint (et qui n'est pas restreint d'ailleurs, puisque, jusqu'à preuve du contraire, il n'y en a pas qui serait plus général.) ou bien contentez vous de me montrer le passage où Debord donne cette définition, le passage donc où il ne se contente pas de faire de la phrase à son habitude.

Je sais bien que Debord protestait contre ceux qui prétendent réduire son concept de spectacle à ce concept réduit. Je sais bien que pour Debord le concept de spectacle devait être celui de l'usage spectaculaire de la marchandise et non un abus des images et du monde des images. Là où il n'y aurait eu qu'accumulation de marchandises du temps de Marx, il y aurait aujourd'hui accumulation de spectacles du fait de l'usage spectaculaire de la marchandise. Les marchandises sont données à l'admiration des consommateurs. Les objet sont possédés pour pouvoir être montrés, etc., comme c'est vilain.

En faisant d'un prétendu spectacle une caractéristique de "notre" monde, Debord témoigne seulement de son épais utilitarisme, de son épais marxisme dans le pire sens du terme. Pour Debord le véritable usage est celui qui consiste à manger ce qui peut être mangé, à boire ce qui peut être bu, à habiter ce qui peut être habité, et puis, le reste du temps, on construit des situations; tandis que vouloir posséder un objet pour pouvoir le montrer ensuite, voilà le mal spectaculaire.

L'ethnographie montre au contraire que là ou ne sévit pas le mal marchand, c'est effectivement ce qui a lieu. Le véritable usage, c'est à dire l'usage humain, était de montrer pour être reconnu, puis évidemment de manger aussi. Les Grecs mangeaient les animaux qu'ils sacrifiaient, mais aucun animal n'était mangé sans avoir été sacrifié. L'utilitariste crie là à l'hypocrisie. Les utilitaristes sont des imbéciles. [Et chez les jardiniers des Trobriand, du temps de Malinowski, observez la complication et le temps que nécessitent le transport et l'exposition de la récolte. Les ignames sont cultivées, avec force magie, d'abord pour être montrées et puis finalement consommées, évidemment. C'était donc déjà une société de consommation !]

Ainsi, ce prétendu usage spectaculaire de la marchandise est en fait une trace fossile de l'usage tel qu'on le pratiquait chez les vrais hommes (le rayonnement fossile très dilué de la création de l'humanité après des millénaires d'expansion). Il est parfaitement réjouissant que ce monde prétendument matérialiste, égoïste, hédoniste, calculateur, bla-bla-bla ne puisse se passer de ce type d'usage, sinon de cet usage lui-même (qui n'existe presque plus au pays des si-je-t'attrape-je-t'encule et des pousse-toi-de-là-que-je-m'y-mette), du moins de son évocation et de son incitation perpétuelles. Ainsi Jacques Rigaud retardait son suicide d'un quart d'heure chaque fois qu'il voyait une Rolls Royce. Un monde où existent des Rolls Royce ne peut être un monde tout à fait mauvais. Les marchandises sont une incitation perpétuelle à la communication du fait qu'elles sont pré-reconnues; mais elle en sont le démenti perpétuel du fait qu'elles sont pré-reconnues. La communication et la reconnaissance ont bien lieu, mais ailleurs. Elle ne sont le fait de personne. Ainsi, s'il y a un spectacle dans ce monde, c'est celui de la communication et de la reconnaissance généralisées. Mais ce spectacle n'est pas celui d'une illusion car cette communication et cette reconnaissance ne sont pas des illusions mais au contraire bien réelles. Elles sont tellement réelles que ce sont elles qui empêchent toute autre forme de reconnaissance et de communication. Ainsi je réponds en passant au point {1} de votre question et aux sottises qui se disent sur la prétendue servitude volontaire. Le mot spectacle peut avoir deux sens, soit au sens de spectacle d'un phénomène réel, de la nature, d'un paysage, soit spectacle d'un événement fictif, tel l'acteur gros et chauve qui joue Hamlet sur scène. Or ce n'est pas de chance pour Debord qui entendait spectacle au second sens. Le spectacle du monde est spectacle de quelque chose de réel et non d'un évènement illusoire, il est spectacle de la réelle communication réellement aliénée et de la réelle reconnaissance réellement aliénée et personne ne peut participer à cette communication et à cette reconnaissance, chacun y est obligatoirement spectateur hormis les commerçants évidemment (je réponds encore une fois au point {1} de votre question). Il n'y a rien de plus réel. Et c'est bien autre chose que la télévision, la pub, la presse et la canaille qui s'y agite pour gagner son pain. Mais comme je le disais déjà dans mon ébauche de réponse à Nabe, il n'est pas cause, il est seulement effet. S'il y a un spectacle du monde comme il y a un spectacle de la nature, (comment pourrait-il ne pas y en avoir d'ailleurs ?), cela ne signifie pas que le monde soit intrinsèquement un spectacle, ni que son principe est le spectacle.

Ce qui caractérise ce monde est justement que l'usage prétendument spectaculaire de la marchandise échoue dérisoirement et parodiquement sans pour autant constituer une illusion comme le prétend la pensée Canal plus. L'incitation à la reconnaissance est réelle même si la reconnaissance n'a jamais lieu là où on l'attend. Mais si la tentative de reconnaissance échoue, ce n'est pas parce qu'elle est spectaculaire comme le prétend le moraliste Debord, mais parce que les esclaves sont des esclaves et que les moyens de la reconnaissance leur sont déniés. Les bons docteur Kraft-Ebbing, Havelock-Ellis, Freud et Reich nous ont déjà suffisamment renseignés sur la véritable misère que toutes ces tentatives parodiques recouvrent. Les fameuses classes moyennes constituent la clientèle du Dr. Freud. Il est tout à fait encourageant que dans le pire esclavage, celui qui n'ose plus dire son nom, le besoin de reconnaissance subsiste et continue à se manifester fut-ce sous des formes burlesques et paradoxales. Plutôt que sur des illusions, ce monde repose sur l'exploitation du besoin irrépressible de reconnaissance. Jamais les hommes n'ont été si peu reconnus puisque même l'esclave n'est plus reconnu comme esclave. Il n'a de cesse d'être tenu pour un homme libre (comment un anti-lepeniste, un antiraciste ou un pédé militant pourraient-ils être des esclaves puisqu'ils sont déjà anti-lepéniste, antiraciste ou pédé militant voire les trois à la fois ? Quant au moindre journaliste post-pédé, c'est au moins un révolutionnaire debordiste.) Et si les hommes n'ont jamais été aussi peu reconnus, c'est parce que la reconnaissance a lieu ailleurs, et totalement ailleurs, ce qui n'a rien d'une illusion, hélas. Je réponds à nouveau en passant au point {1} de votre question.

Ceci dit il existe des illusions, ou plutôt des superstitions dans ce monde, ainsi la superstition de la démocratie (ce qui ne veut pas dire que la démocratie n'existe pas dans ce monde ; mais pas celle qu'on croit), la superstition de la liberté (idem), la superstition de l'économie, la superstition de la production et de la consommation. Wittgenstein est encore plus négationniste que moi. Selon lui la causalité est une superstition. Comment peut-il oser soutenir une telle énormité parmi tant de bon sens si généreusement réparti. Pourtant, après deux secondes de réflexion et la première surprise passée, c'est évident.

En fait, jamais le monde n'a été aussi peu spectaculaire qu'aujourd'hui puisque le spectacle, au sens d'événement illusoire, y est réduit à la télévision et à la pub. La pub et la télévision montrent communication et reconnaissance là où il n'y a aucune communication ni aucune reconnaissance, ou bien ils la montrent telle qu'elle n'est pas. Ce qui n'empêche pas communication et reconnaissance d'avoir lieu mais autrement et ailleurs. C'est bien parce que communication et reconnaissance existent en dépit de tout que pub et télévision peuvent prétendre les montrer ou du moins s'y référer et que la pub peut avoir quelque effet et pouvoir. (Chaque Rolls Royce que je vois prolonge ma vie d'un quart d'heure. Ça, c'est une belle pub que jamais un pubart n'aurait pu concevoir. Ou bien : quand je roule au volant de ma n HP, écarte toi poète sinon je ferais de toi un fait divers.) Le mal marchand consiste justement en ce que l'on puisse montrer si peu, exactement le contraire de ce que prétend Debord, car ce que l'on peut montrer, tout le monde peut le montrer. Qu'a donc de spectaculaire un monde ou tout spectacle se réduit à quelques images sur des affiches ou sur des tubes cathodiques. Merde alors. Ça n'a rien de pharaonique et quand quelque chose de pharaonique se produit, par

exemple la bataille (comme disent les américains) du Golfe, on ne voit rien (sauf quand on est bougnoule irakien).

Même les anti-utilitaristes déclarés ne comprennent pas ça. Quand j'expliquais à Alain Caillé du Mauss la similitude des pyramides de marchandises exposées dans Play boy et reproduites dans IS n°10 avec les pyramides d'ignames exposées à Kirivina, il me disait ne pas comprendre ce à quoi je faisais référence.

La raison d'être s'éloigne mais en s'éloignant elle se diversifie et elle s'enrichit. Ce n'est pas parce qu'elle s'éloigne qu'elle se diversifie, c'est sa diversification qui entraîne son éloignement. Sa diversification nécessite son éloignement. C'est l'aliénation selon Hegel. Au commencement, la raison d'être est proche mais fruste (voir citation de Weber). Quand elle se diversifie, elle s'éloigne. Le problème est : comment faire pour qu'elle revienne chez elle. Cela fait deux siècles que le commerce règne sans partage. Le voilà donc le Reich millénaire. Il n'y a plus que 800 ans à patienter.

Toute la reconnaissance s'est éloignée, non pas dans une représentation comme dit le monsieur, mais dans l'argent qui n'a rien d'une représentation.

{1} Je vais répondre encore plus explicitement à votre question "Qu'est-ce qui fait que le commerce continue à dominer ?" Mais c'est le commerce, mon cher Monsieur, qui fait que le commerce continue à dominer, parce que justement le commerce n'est pas une chose neutre parmi d'autres et qui aurait pour but de donner à manger, mais parce que le commerce est la communication et la reconnaissance, toute la communication et toute la reconnaissance et que pour les Belges y'en a plus. Ce sont des mecs foutus. Toute la communication et toute la reconnaissance ont lieu dans le commerce et selon les modalités du commerce, et cela donne cette misère que vous voyez. Le commerce n'est pas une chose parmi d'autres, il n'est pas non plus la dernière instance chère à Marx, il est la seule instance. Voilà, Monsieur, pourquoi votre fille est muette. Marx le dit, mais il n'y prête pas attention, il le dit en passant ou bien il s'abrite derrière Goethe, Balzac ou Shakespeare. Le commerce est l'aliénation de la communication et de la reconnaissance. Dans le commerce, la communication et la reconnaissance deviennent étrangères. Il faut s'aviser que les mots ont peut-être un sens, même chez Hegel et ne pas imiter ces trous du cul qui utilisent le mot aliénation à tout bout de champs. Tu fais ceci ou cela, alors t'es aliéné, la bagnole t'aliène, la consommation t'aliène, bla bla. La communication aliénée et la reconnaissance aliénée revêtent l'aspect d'une nature, nature qui est pour Hegel, comme chacun sait, l'être autre de l'esprit. Vous ne pouvez que contempler la nature à laquelle vous participez malgré vous. Vous ne pouvez que contempler la communication aliénée à laquelle vous participez malgré vous. L'aliénation est quelque chose de terrible qui est décrit dans l'Apocalypse ou dans Hegel et qui s'épanouit maintenant sous nos yeux mais qui n'en demeure pas moins invisible. Que ceci soit bien clair : vous pouvez contempler la communication aliénée, vous ne pouvez faire autrement; mais vous ne pouvez voir l'aliénation pour autant ce qui entraîne que vous ne voyez pas non plus la communication. C'est parce que l'aliénation n'est pas visible que la nature a l'air naturelle.

Le commerce continue à dominer parce qu'il est l'unique et universelle forme de communication et de reconnaissance qui a lieu dans le monde, et que pour qu'il cesse de dominer il faudrait communiquer autrement ce qui est supposer le problème résolu. Je vais prendre le problème dans l'autre sens, le commerce continue à dominer parce que rien ne s'oppose à lui sinon le sub-commandante Marcos et ses compagnons. Elémentaire, mon cher Bueno.

{2}. Pour la nième fois je répète (j'ai déjà donné de nombreuses preuves de mon opiniâtreté) que l'économie (economy) n'est pas une idéologie, c'est seulement un mot vide de sens. Quand à l'économie (economics) c'est une science, une idéologie si vous y tenez, mais peu m'importe ce que economics reflète, peut m'importe qu'il s'y congèle ou non un moment de la réalité (j'abandonne economics aux économistes), seul m'importe que economy n'existe pas. Economy n'est rien, seulement un mot vide de sens répété par des perroquets bien dressés. Economy est une superstition au même titre que Dieu. La religion est peut-être une idéologie et une pratique mais Dieu non, Dieu est seulement une superstition. C'est la même chose pour economics et economy.

{5}. C'est quand même un comble de se voir reprocher d'appeler les choses par leur nom, de nommer commerce le commerce plutôt que de le nommer économie. C'est quand même un comble de voir taxée de jonglerie théorique le fait d'appeler une chose par son nom [de remplacer un mot, économie, que personne ne comprend (à commencer par les économistes), qui ne désigne aucune chose mais seulement une notion, par un mot, commerce, que tout le monde comprend et qui désigne une chose que tout le monde connaît]. Monsieur, vous ne vous sentez plus pisser. On en a vu d'autres et on en verra encore. Je vois que vous êtes un adepte de la solution finale. Moi pas. Je suis un adepte des commencements modestes. Le remplacement d'économie par commerce a au moins l'avantage d'empêcher d'écrire une sottise du genre "les Fidjiens vivent dans un commerce de chasse et de cueillette" alors qu'il se trouve des trous du cul pour écrire tranquillement que "les Fidjiens vivent dans une économie de chasse et de cueillette". Le plus étonnant est qu'indépendamment du fait qu'ils vivent dans des îles, les Fidjiens vivent en fait dans un commerce puisque commerce a aussi un sens plus général qui signifie "avoir des relations avec" comme dans l'expression "le commerce des filles vous expose à la chaude pisse". De même le remplacement d'économie par commerce a pour humble mérite de rappeler que commerce suppose commerçants et de rappeler ainsi l'existence de ces derniers qui n'ont de cesse de se faire oublier, qui n'ont de cesse de se dissoudre dans l'intérêt général et dans la classe universelle. Or il est clair que le commerce est seulement l'intérêt des commerçants, tandis que le mot économie a pour but de faire oublier l'existence du commerce et surtout des commerçants. C'est bien connu, nous répète le singe Minc en agitant ses quatre petites mains, l'économie existe de toute éternité et existera donc de même. On ne peut en dire autant du commerce. Et si l'économie existe de toute éternité (il faut bien vivre n' est-ce pas ?) comment les commerçants pourraient-ils être tenus pour responsables de quoi que ce soit ? Et comment pourrait-on imaginer pouvoir se passer d'eux et des quatre petites mains du singe Minc ?

{3}. Ma foi, pour que la théorie du spectacle puisse être critiquée, il faudrait d'abord qu'elle existe. Dans l'état actuel des choses je ne peux que critiquer les extravagantes prétentions de Debord à avoir fait la théorie exacte (ce mot dont il ne mesure pas toute la cruauté est de lui) de cette société. L'électro-dynamique quantique due, entre autres, à Feynman, obtient une dizaine de décimales de précision et pourtant la renormalisation de l'électron est tenue pour un ingénieux bricolage. A combien de décimales prétend donc l'exorbitant Debord pour qualifier sa théorie d'exacte. Qu'y a-t-il de plus cruel, pour une théorie exacte, de n'avoir aucune conséquence mesurable. Au moins on a fait trente millions de morts au nom de Marx qui avait prétendu que sa théorie était scientifique. Et une théorie exacte de ce monde n'aurait d'autre effet que d'exciter quelques journalistes post-pédés ou quelque vieux poupon joufflu, ridé et bordelais ? Debord s'est contenté de faire de la phrase et phraser n'est pas penser. Un jour ou l'autre ça finit par de la lumière frisante sur les peupliers.

{6}. Je serais heureux que vous me montriez un passage de mon œuvre, permettez moi ce mot puisque vous semblez y croire et surtout vous en satisfaire ce qui n'est pas mon cas, où je me livre à l'inversion du génitif. Vous en trouverez peut-être un ; mais je doute que vous en trouviez deux. Le pluriel que vous employez me semble excessif.

Vous me traitez ailleurs de Schrödinger de je ne sais plus quoi. Si vous permettez je préférerai Gödel. D'abord, ce Schrödinger était un vilain monsieur qui mit un chat dans une chambre à gaz. Oh ! en pensée seulement. Mais, preuve qu'on ne peut plaisanter avec les chambres à gaz, les nazis, pour le remercier d'avoir eu cette excellente idée, assassinèrent un de ses fils en 1942. [Il me semble que c'est en fait un des fils d'Heisenberg.] Ensuite Gödel ruina, en un an de travail, tous les espoirs des formalistes en mathématique Il ne peut exister de machine à produire toutes les propositions vraies d'un système formalisé. Il ne peut exister de machine à prouver la non contradiction d'un système formalisé. C'est pas de chance pour Leibniz. Gödel montra qu'à un moment ou un autre on en est nécessairement réduit à seulement voir la vérité, car, dans un système formalisé donné, on peut prouver qu'on ne peut la prouver tandis qu'on voit qu'elle est vraie puisque cette proposition dit d'elle même qu'elle n'est pas démontrable. "Il apparaît immédiatement, dès lors que l'on remarque que [R(q) ; q] affirme d'elle-même qu'elle n'est pas démontrable, que [R(q) ; q] est vraie, puisque de fait [R(q) ; q] est indémontrable (étant indécidable). Ainsi la proposition qui, dans le système PM, est indécidable peut pourtant être décidée par des considérations métamathématiques." Sur les propositions formellement indécidables... Kurt Gödel, 1931. Les formalistes ne voulaient rien d'autre qu'éliminer l'observateur en mathématique. C'est la solution finale en mathématique. Peine perdue, Gödel a prouvé la nécessité éternelle de l'observateur en arithmétique. C'est l'OBservateur, l'observateur avec un gros OB. Je lutte moi aussi contre ceux qui veulent éliminer l'observateur.

Je profite de cette réponse pour récuser les vues erronées de Pallais ou de vous-même sur ce site Web. Ce site n'est ni anar ceci ou debordiste cela. Contrairement à un torchon comme Libération-Chargeurs où le fait d'y écrire tache votre pensée (et pas seulement vos doigts), ici écrit qui veut et lit qui veut, y compris nos amis les bêtes de la NSA, de la CIA, du FBI, du GCHQ, de la DGSE, sans oublier mes fidèles lecteurs des renseignements généraux. Ce qui caractérise ce site est, jusqu'à présent, qu'il n'y a pas eu l'ombre d'une tentative de censure, ce qui n'existe nulle part ailleurs que je sache. Ainsi, mes lettres falsifiées par le tandem Debord-Lebovici sont désormais visibles dans le monde entier. Il est bien clair que s'ils n'avaient pas falsifié ces lettres, je n'aurais jamais songé à les publier. Les deux compères n'avaient certainement pas prévu cela (malgré leur théorie exacte !) et ils avaient tout à fait raison de se défier de l'informatique et du langage binaire de l'ordinateur. Mais là n'est pas l'important. Contrairement à la presse ou au livre, ce qui s'écrit et se lit ici, s'écrit et se lit en public. Ici, vous voulez répondre, vous répondez, comme à Athènes. C'est pourquoi je ne veux entretenir aucune correspondance électronique privée. Le lecteur n'est jamais le bon. C'est toujours peine perdue. Surtout avec vous, M. Bueno, qui n'êtes jamais content, comme chacun a pu s'en rendre compte. C'est la raison qui fit que je publiai votre lettre sur ce site parce que c'est seulement là que j'accepte d'y répondre. Cela écarte une des deux objections de Proust à la conversation : on ne saurait se mettre, ici, à la portée de son interlocuteur, puisqu'on ne connaît pas son véritable interlocuteur, c'est à dire celui qui tirera profit de sa lecture. L'immensité du monde (Wide Wild World) fait qu'il existe certainement au moins un tel lecteur ce qu'exclut pratiquement la conversation. Il n'est dialogue que de sourds excepté ceux de Platon puisque c'est lui qui faisait les demandes et les réponses. Ces dialogues sont en fait des monologues. Evidemment, on s'expose ainsi à quelques désagréments. Sur cette Pnyx, ça et là, quelques roquets peuvent vous mordre les mollets. C'est un des ces légers inconvénients de la démocratie. Mais cet inconvénient n'est qu'apparent car ainsi chacun peut révéler son caractère au su de tous. Aristophane fut féroce et surtout injuste avec son ami Socrate.

L'aliénation chez Weber Citation de Weber. Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive. 1913. [Le progrès que l'on constate dans la différentiation et la rationalisation sociale signifie donc, sinon toujours, du moins normalement quand on considère le résultat, que, dans l'ensemble, les individus s'éloignent de façon croissante de la base rationnelle des techniques et des règlements rationnels qui les concernent pratiquement et que, dans l'ensemble, cette base leur est d'ordinaire plus cachée que le sens des procédés magiques du sorcier ne l'est au " sauvage". La rationalisation de l'activité communautaire n'a donc nullement pour conséquence une universalisation de la connaissance relativement aux conditions et aux relations de cette activité, mais le plus souvent elle aboutit à l'effet opposé. Le "sauvage" en sait infiniment plus des conditions économiques et sociales de sa propre existence que le "civilisé", au sens courant du termes, des siennes.]

Je profite de ce passage pour vous faire remarquer que si vous ôtez "économiques et sociales" de l'expression "conditions économiques et sociales de son existence", le sens ne change absolument pas. Un mathématicien dirait que ces termes sont des éléments neutres dans une opération de mystification qui a pour seul but de faire savant. Ces termes n'ajoutent absolument rien, ce qui a pour conséquence que leur suppression n'ôte absolument rien. Perroquets. Je reviendrai sur ce point par un commentaire de certains autres passages de Max Weber.

Essai de définition de l'économie

Le postulat matérialiste et économiste, de Marx notamment, est que l'homme se caractérise par le fait qu'il doive subvenir à ses besoins. L'économie serait donc, suivant ce postulat, l'activité de l'homme quand il subvient à ses besoins. Or que doit faire l'homme pour subvenir à ses besoins ? Il doit entrer dans des rapports déterminés (c'est Marx qui le dit), autrement dit il doit communiquer, il doit être reconnu. S'il ne communique pas, s'il n'est pas reconnu, il ne peut subvenir à ses besoins. Donc qu'est-ce que cette fameuse activité économique par laquelle l'homme subvient à ses besoins ? C'est la communication. Toutes les activités particulières ont lieu dans la communication et sont déterminées par la communication y compris les besoins d'ailleurs. L'économie est donc la communication ce qui revient à dire que l'économie n'existe pas. (Marshall Sahlins conclut, lui, l'économie est donc la culture. Il argumente : si l'économie est un moment de la culture, l'économie n'existe pas, elles est culturelle; inversement si la culture est un moment de l'économie, la culture n'existe pas, elle est économique de part en part. (Ce que soutient le professeur Bourdieu) Il n'y a pas de place pour les deux, c'est l'une ou c'est l'autre. Sahlins est encore généreux, l'économie n'est pas même un moment de quoi que ce soit, elle n'existe pas du tout, elle est seulement une superstition.) Donc l'économie n'existe pas puisqu'elle n'est qu'un autre nom de la communication. Et cet autre nom n'est pas innocent. Il est une dénégation de l'existence de la communication. Cachez cette communication que je ne saurais voir dit le tartufe utilitariste. Pourquoi ce nom est-il plus qu'un nom vide, sans objet, sans référent ? Parce que sous ce nom est accumulé depuis plus de deux siècles, par une propagande bourgeoise incessante (propagande dans laquelle les savants ont joué un rôle important. C'est la raison pour laquelle, comme le note Malraux, l'art, de pro-aristocratique qu'il était, devient au XIXe siècle anti-bourgeois. Aujourd'hui ce qui se prétend art est pro-bourgeois, c'est à dire post-pédé.), une montagne de préjugés matérialistes et utilitaristes. Il n'est donc pas un simple nom vide mais le mot magique qui fait immédiatement surgir dans l'esprit la nébuleuse confuse des préjugés utilitaristes qui peut se condenser en un "il faut bien vivre, n'est-ce pas ?" qu'il faut entendre comme un "il faut bien manger, n'est-ce pas ?" car c'est ainsi que ces gens là conçoivent la vie, tel ce Debord finalement, incapable de remplir son contrat anti-utilitariste, et Marx évidemment. En fait les bourgeois feignent seulement de concevoir ainsi la vie puisqu'ils se réservent la meilleure part, la passionnante activité de communication et de reconnaissance qu'est le commerce. Cependant cette passionnante activité ne doit pas être totalement satisfaisante car sur ce point le riche bourgeois Lévy pense comme Lacenaire : rien ne vaut une éclatante revanche littéraire. Cependant, ce pauvre M. Lévy n'a pas de chance. A peine manifeste-t-il une vague velléité de révolte contre sa condition bourgeoise que paf !, son riche papa lui achète une maison d'édition. Hélas, ce pauvre M. Lévy n'a pas eu la chance de naître dans une épicerie de banlieue, il n'a pas dû se faire lui-même. Le mot économie joue le même rôle que le mot Dieu dans une autre époque. C'est bien parce qu'il est vide de sens qu'on peut remplir ce mot avec des marchandises de contrebande introduites en fraude. Si ce mot avait un sens il expulserait de lui-même tout contenu frauduleux.

Enfin, les utilitaristes sont bien capables d'admettre que l'homme subvient à ses besoins par la communication mais ce sera pour ajouter aussitôt que le but c'est de subvenir à ses besoins et que le moyen c'est la communication, qu'il est donc souhaitable de laisser ce moyen dans des mains avisées (quatre dans le cas du singe Minc) pour que chacun puisse atteindre le but qui est de manger. Or la communication est le but, le seul but, le seul enjeu. Et le seul moyen. Elle est donc nécessaire et suffisante.

Quand le prétendu objet "economy" se fait-il jour ? Quand les Anglais enclosent leurs champs pour y élever du bétail et en chasser les paysans, quand ils suppriment les lois sur le blé, préfèrent en importer à bon marché, faisant de ce fait des paysans qui le produisaient à grand frais en Angleterre une main-d'œuvre disponible pour les fabriques. C'est alors que des masses immenses d'hommes sont tenues à l'écart de toute communication ce qui fournit une preuve facile de la non existence de cette communication. Les hommes dans leur grande majorité étant devenus du bétail, c'est bien la preuve que la communication n'existe pas ou bien qu'elle est peu de chose. Le bétail ne veut-il pas avant tout être nourri ? Comment oseriez vous parler de communication et de reconnaissance alors que ce bétail a à peine de quoi manger et que sa sécurité sociale est en grand déficit ? Or c'est la confiscation de la communication, son accaparement par une classe qui fait de ces hommes du bétail. Vous vouliez du raisonnement circulaire, en voilà, mais il n'est pas de mon fait. Les commerçants sont des gens qui s'autorisent du mal qu'ils ont déjà fait pour exiger le droit de continuer à en faire. Si personne n'y met fin, ça peut durer encore longtemps.

Réponse à M. Voyer, Première Partie (la vraie)

Cher Monsieur :

(...) Comme chacun peut le constater, vous dites n'importe quoi, et vous fondez votre argumentation sur ce qui vous semble plus convenable à chaque instant. Maintenant, selon vous, « pour Debord le concept de spectacle devait être celui de l'usage spectaculaire de la marchandise », dans le sens de la notoire marchandise prestigieuse, comme la nouvelle cuisine que Mme. Lévy achète pour faire enrager Mme Sollers ou la nouvelle cuisine que le con sans sens de goût affirme aimer pour montrer qu'il est au courant des nouveautés. Surpris dans la tentative journaputiste de réduire le spectacle aux mass media, vous jouez maintenant au sous-vaneigemisme. Dans le cas de Vaneigem, qui a poussé ce concept à des extrêmes ludicres dans son manuel de style, au fond le pauvre vieillard n'était qu'un barde de la construction de situations qui à la fin il a été écrasé par toutes les Rolls-Royce qu'il essayait d'écarter de son chemin. Dans le cas des journaputes, c'est normal qu'ils essayent de réduire le monde à une place dont on suppose qu'ils sont les maîtres, ou au moins les grand prêtres, et d'ailleurs c'est pour ça qu'ils sont payés. Dans le vôtre, même si j'essaye de l'éviter, il n'y a qu'un mot qui me vient à la tête: mauvaise foi. En réalité, ce sont deux mots, mais vous voyez ce que je veux dire.

La réduction du point de vue de son adversaire à quelque chose de risible ou de réfutation facile est un artifice pauvre, surtout quand cet adversaire, voilà plus de vingt ans, n'est plus là pour répondre. J'espère qu'on n'arrivera pas à dire de vous ce qui a été dit de quelqu'un d'autre il y a très longtemps: "Cette mauvaise foi délirante révèle assez bien la jalousie misérable qui ravage Front Noir. Et sa seule compensation est justement d'adopter, à l'échelle microscopique de son monologue, le langage même du pouvoir, qui dénonce ses adversaires sans dire exactement qui ils sont, et naturellement sans préciser leur véritable position". [Funny. C'est exactement ce que Debord fit avec moi. Le « sans préciser leur véritable position » est assez savoureux après ce qui s'est passé. Ce « sans préciser » ne donne qu'une faible idée des faits de dissimulation de ma véritable position — une habitude chez Debord — qui ont eu lieu.] Mais personne n'est ici pour défendre Debord, qui a très bien su se défendre lui-même avant d'avoir sa cervelle piclée en alcool.

On sait très bien, et vous êtes mieux placé que quiconque pour le savoir, que (1) Debord n'a jamais dit une pareille sottise; [Tiens donc ! « Le capitalisme parvenu au stade de l'abondance des marchandises disperse ses représentations du bonheur, et donc de la réussite hiérarchique, en une infinité d'objets et de gadgets exprimant, réellement et illusoirement, autant d'appartenance à des stratifications de la société de consommation. Le spectacle des objets multiples qui sont à vendre invite à tenir des rôles multiples parce qu'il vise à obliger chacun à se reconnaître, à se réaliser, dans la consommation effective de cette production répandue partout. N'étant que réponse à une définition spectaculaire des besoins, une telle consommation demeure elle-même essentiellement spectaculaire en tant qu'elle est pseudo usage : elle n'a de rôle effectif qu'en tant qu'échange économique nécessaire au système. Ainsi la nécessité réelle n'est pas vue; et ce qui est vu n'a presque pas de réalité. L'objet est d'abord montré, pour qu'on veuille le posséder; puis il est possédé pour être montré en réponse. Des ensembles d'objets admirables sont donc constitués, qui ont pour fonction de signifier un standing précis, et même une pseudo personnalité, exactement identique aux objets qui la représentent. » I.S. N° 10, mars 1966, page 45. J-P Voyer.] (2) même s'il l'avait dite, ça ne voudrait pas dire que le spectacle serait seulement l'usage spectaculaire des marchandises — rien ne pourrait nous empêcher d'essayer d'améliorer une théorie si instigante(*) [Eh bien vas-y mon gars, qu'est-ce qui t'en empêche en effet ? Cela dit, l'usage spectaculaire des marchandises est la seule définition que Debord ait pu produire et qui ne soit pas celle de mass média. Le crétin Bueno en demande une autre ! C'est la seule qui ait un intérêt, la seule qui ne soit pas triviale, le crétin Bueno en demande une autre ! Si Debord est un homme qui ne se corrige jamais, c'est parce qu'il en est incapable. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. Il n'avait rien à dire sur cette question] ; et (3) cet aspect "pyramide d'ignames" [Des ensembles d'objets admirables sont donc constitués à Kirivina aussi] de la consommation n'est qu'une manifestation du coté pain et cirque du spectacle, où le pain prend la place du lion et vice-versa, si l'on considère qu'un monde qui devient toujours plus rond il y a plus de quatre siècles puisse avoir des cotés [Je pense exactement le contraire, évidemment, c'est la seule partie intéressante et qui demeure toujours autant mystérieuse, la question du prestige. Elle est intéressante du fait de ce mystère non résolu, justement. C'est Bueno, pas moi, qui pense que c'est une sottise. J-P Voyer] — et l'élégance de vos ethnologismes ne change rien à cela. Très bien, c'est un atavisme d'époques plus heureuses et moins misérables, mais, et alors ? On n'est pas ici pour parler de ce que ceci ou cela a été, mais de ce qui est et à quoi ça sert [Eh bien vas-y mon gars, qu'est-ce qui t'en empêche ? Le prestige est toujours de ce monde et il est ce qui est le plus recherché dans ce monde]. Et la consommation spectaculaire est un phénomène du genre femme-barbue-chien-à-deux-têtes, très voyant et très bien sonnant dans les débats à la télé ou à la oueb, mais essentiellement secondaire, mineur, facile à comprendre [Ça c'est la meilleure ! M. Bueno ne nous a jamais fait part de ses lumières. Quel cachottier ! Il est facile de comprendre pourquoi le prestige est prestigieux] et encore plus facile à répéter comme perroquet.

(*) Même si on arrivait a me prouver que le concept de spectacle, chez Debord, chez vous et chez tous ceux qui remplissent la bouche pour en parler, est bien ce concept réduit et banal de mass media et de posséder des objets pour les montrer aux voisins, je serais forcé à admettre que tout continue, et que j'ai cru voir dans La société du spectacle une chose qui n'était pas là [Je suis exactement dans le même cas que M. Bueno ; mais contrairement à lui je ne me suis jamais contenté, ni jamais résigné.] ; et donc que je n'ai rien compris de toutes mes lectures. Et, redonc, c'est moi qui sait ce qu'il est, ce fameux spectacle. [Qu'attend-il pour le dire ? Une seule petite définition et je serais réfuté.] Veuillez vous adresser à moi la prochaine fois que vous voudrez en parler.

[Sous-note du 3 juillet] C'est vous qui faites le malin, vous savez très bien ce qu'est le spectacle. Mais si vous tenez absolument à que je vous le dise quand même, voilà : le spectacle n'est rien d'autre chose que le discours de la marchandise, et ce discours est

une encyclopédie. Le spectacle est ce qui nous parle à tout instant de tout ce qui existe, comme en d'autres temps Marco Polo nous parlait de ce qui existait en Chine. Sous les yeux de l'homme ébahi se déroule, sans qu'il y soit convié, l'humanité essentielle. Le spectacle moderne est le devenir monde de la marchandise, la substantialisation du monde ; il est vraiment la religion matérialisée. Comme Dieu autrefois, de nos jours le développement des rapports entre les marchandises médiatisés par les hommes ne laisse aucun endroit où le regard puisse se poser sans y rencontrer le spectacle à l'œuvre. [Voilà donc ce qui n'est pas une série de phrases bien cousues qui vont du rien au déjà dit avec "beaucoup d'élégance et très peu de substance" ! Qu'est-ce que c'est alors ? M. Bueno se contente vite et de peu. Mais comme d'habitude, la question n'est pas là. Comme d'habitude Bueno répond à côté de la question en bon gauchiste. La question porte sur les définitions données par Debord et non sur celles que j'ai tenté de donner vu l'insuffisance de celles données par Debord. Et je récuse toute ces définitions que j'ai tenté de donner. Où peut-on constater dans le monde une seules de ces prétendues choses que j'énumère ci-dessus et que cite Bueno ? Où, notamment peut-on voir le spectacle à l'œuvre ? J-P Voyer]

Précisément.

Seconde réponse à M. Bueno

Cher M. Bueno,

Ce n'est pas moi qui ai écrit : « Le capitalisme parvenu au stade de l'abondance des marchandises disperse ses représentations du bonheur, et donc de la réussite hiérarchique, en une infinité d'objets et de gadgets exprimant, réellement et illusoirement, autant d'appartenance à des stratifications de la société de consommation. Le spectacle des objets multiples qui sont à vendre invite à tenir des rôles multiples parce qu'il vise à obliger chacun à se reconnaître, à se réaliser, dans la consommation effective de cette production répandue partout. N'étant que réponse à une définition spectaculaire des besoins, une telle consommation demeure elle-même essentiellement spectaculaire en tant qu'elle est pseudo-usage : elle n'a de rôle effectif qu'en tant qu'échange économique nécessaire au système. Ainsi la nécessité réelle n'est pas vue ; et ce qui est vu n'a presque pas de réalité. L'objet est d'abord montré, pour qu'on veuille le posséder ; puis il est possédé pour être montré en réponse. Des ensembles d'objets admirables sont donc constitués, qui ont pour fonction de signifier un standing précis, et même une pseudo-peronnalité, exactement identique aux objets qui la représentent. » I.S. N° 10, mars 1966, page 45.

Ce n'est pas moi qui ai défini le spectacle comme usage spectaculaire des marchandises, comme pseudo-usage et pseudo besoins induits, comme dispersion de représentations du bonheur dans une infinité de gadgets, comme consommation essentiellement spectaculaire parce que réponse à une définition spectaculaire des besoins, comme spectacle des objets multiples qui sont à vendre, n'en jetez plus la cour est pleine. Si cela n'est pas une définition du spectacle comme usage spectaculaire des marchandises, alors qu'est-ce que c'est?

Le spectacle, c'est donc ça, une dispersion de représentations du bonheur. Or, cela porte un nom, c'est la pub mon cher Monsieur ou la propagande. Le spectacle c'est la pub [Ce texte cité du n° 10 de l'IS figure précisément sous la reproduction d'une affiche publicitaire, qui représente quelques crétins lors d'une surprise partie. Ils boivent du cidre doux !]. Ou bien, le spectacle est « le spectacle des objets multiples qui sont à vendre » [dans les vitrines, je suppose, ce qui est une grande nouveauté de notre époque, mais qui était totalement inconnue du temps de Marx qui médite pourtant devant l'une d'elle, brillamment éclairée, dans une rue de Londres (fameux texte des Grundrisse) La véritable nouveauté de notre époque et qui n'existait pas du temps de Marx est que Henry Ford comprit que s'il voulait vendre ses voitures bon marché (volkswagen ah ! ah ! Hitler imitateur de Henry Ford et Henry Ford mécène de Hitler) il fallait pour cela que les ouvriers soient payés convenablement et les agences du pub américaines surent faire par la suite ce qu'il fallait pour donner aux gens l'envie d'achat pour le cas où ils ne l'auraient pas eu déjà. Les ouvriers n'entraient pas dans la boutique de Londres devant laquelle méditait Marx. Evidemment une fois que les ouvriers eurent acheté des Ford T, ils se firent les meilleurs propagandistes des productions de M. Ford, certainement mieux que les agences de pub. Conclusion : le spectacle est le spectacle des gens qui ont acheté des marchandises. Or ce spectacle est un triste spectacle sauf quand passe une Rolls-Royce ou une Bugatti. Debord dit ailleurs que les gens se donnent en spectacle les uns aux autres. Boorstin, que Debord a lu, disait déjà cela en 1961 : non seulement les marchandises sont bien connues, mais il est bien connu qu'elles sont bien connues. De là, selon Boorstin provient leur prestige ce qui ne résout pas, cependant, la question primordiale et toujours non résolue : pourquoi le prestige est-il prestigieux, pourquoi le prestige est-il recherché ? Boorstin donnait ainsi, en 1961, la formule de la célébrité, vingt ans avant Barwise. Il montre déjà que dans cette situation la connaissance de la situation est un élément de la situation. Mais de cela, Debord ne souffle mot et expédie Boorstin en une phrase ou deux. Il ne pouvait faire autrement que de le citer puisque, contrairement à Anders, Boorstin connaît un grand succès aux Etats-Unis, tandis que : qui connaissait la revue Dissent où est publié Anders, sinon Debord ? Voici quels sont les termes de Boorstin (L'Image, 2, III) : « La célébrité est une personne connue pour être bien connue. Ses qualités — son absence de qualités devrait-on plutôt dire — illustrent bien quel problème particulier est le nôtre. Cette personne n'est ni bonne ni mauvaise, ni noble ni mesquine : c'est le pseudo événement humain, qui a été fabriqué tout exprès pour satisfaire nos espoirs chimériques en matière de grandeur humaine », « Leur notoriété les rend notoires » Et voici ce qu'il dit des objets multiples qui sont à vendre (5, IV, 2) : « Le produit dont on fait la publicité sur le plan national et une célébrité du monde de la consommation. Il est connu pour sa renommée, qui constitue l'un de ses composants les plus attirants » Oui les marchandises aussi sont bien connues pour être bien connues. C'est là que réside leur prestige. Boorstin, contrairement à ce que prétend Debord à son égard, entend « image » dans un sens très large. Debord, le plagiaire et le dissimulateur permanent. 2006]. Comme c'est original. Mais alors, tout est spectacle. Les monts d'Auvergne sont aussi un spectacle. On comprend que devant l'inconsistance d'une telle définition, M. Debord ait travaillé à l'obscurcir avec art dans son livre. Il savait bien que plus ses thèses deviendraient fumeuses, plus il deviendrait fameux ; mais que la simplicité de Weierstrass ou de Poincaré lui seraient fatale car ces auteurs étaient plus qualifiés que lui pour construire une théorie exacte.

Vous avez bien lu : une telle consommation demeure spectaculaire parce qu'elle est pseudo-usage. [Alors qu'elle est spectaculaire parce qu'elle est le vrai et le seul usage social — qui a déjà lieu dans les sociétés archaïques où des pyramides d'objets admirables sont déjà constituées — mais que cet usage échoue pitoyablement (ce qui n'est pas le cas dans les sociétés archaïques). Cet échec ne trompe personne ce qui entraîne que ce spectacle est très peu spectaculaire. C'est pourquoi on voit partout se développer des milices d'imposture de la satisfaction, des milices de la pseudo satisfaction, dont les plus connues et les plus infectes sont les pédés revendicatifs, les patineurs à roulette, et les crétins techno. Ils donnent en spectacle la fierté qu'est censée donner leur satisfaction. Ces gens donnent le spectacle de la satisfaction qu'est censée leur procurer leur hardie soumission. Des cohortes de conformistes s'affichent comme d'extravagants originaux (thème déjà présent chez Baudelaire). Ils prétendent faire de leur soumission une révolte. Ce n'est pas le monde réellement renversé, bla bla bla, c'est la révolte réellement renversée, le spectacle de la révolte, la soumission arrogante (pride signifie fierté mais aussi arrogance). Dans une autre époque, ces gens auraient été gauchistes, certains l'ont d'ailleurs été, les vichy-rouge. Les ouvriers de M. Ford ne suffisent plus mais les mœurs du temps ont pourvu le monde de suffisamment de canailles pour les remplacer. Ce sont des meutes de Homais. Ho ! mais, satisfait. A quand un ministre de la révolte, un ministre de la satisfaction et un ministre de la fierté. Paris a déjà un maire et des adjoints qui mettent en scène la satisfaction et la fierté qu'elle procure à leur concitoyens. Mais tout cela ne nous donne pas une définition générale du spectacle qui permettrait d'affirmer que la spectacle est la société même. Ici c'est seulement cinq cent mille connards qui s'affichent, c'est à dire rien ou presque — quoiqu'à Nuremberg aussi ils n'étaient que cinq cent mille, et cinq cent mille à Nuremberg ou à Paris ne peuvent pas se tromper (argument du maire suriné), n'est-ce pas ? — Propagandastaffel à l'Hôtel de ville. Pendant ce temps des bédouins bombardent New York.] Tandis que si cette consommation consistait à boire de la vraie bonne bière parce qu'elle est bonne et à manger de vraies bonnes tomates parce qu'elles sont bonnes, tout en devisant avec des gens de bonne compagnie, alors là on n'aurait plus de pseudo-usage et donc de consommation spectaculaire. Et évidemment, le seul rôle effectif de cette consommation spectaculaire est comme échange économique nécessaire au système. Tout s'explique donc finalement. C'est magnifique ne trouvez-vous pas? Cette originale conception tombe sous la malicieuse remarque de Weber dans De l'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales : « La soi-disant "conception matérialiste de l'histoire" dans le vieux sens primitif et génial du Manifeste du parti communiste, n'exerce sans doute plus d'empire de nos jours (1904) que sur quelques profanes et dilettantes. En effet, c'est dans ce milieu que se trouve encore répandue cette curieuse idée que le besoin d'explication causale d'un phénomène historique n'est pas satisfait aussi longtemps que l'on n'a pas trouvé (ou apparemment trouvé), d'une façon quelconque, l'intervention de causes économiques. » [que dirait Weber aujourd'hui ?]

M. Debord savait ce qu'était le véritable usage, de même que son complice Lebovici savait, lui, qui avait critiqué Marx et même Hegel ; mais ils ont emporté leur secret dans la tombe et le durafour crématoire. Ni M. Debord, ni M. Lebovici ne nous ont dit, avant de rendre l'âme, pourquoi une pyramide d'ignames à Kirivina ou une pyramide de marchandises à Paris sont admirables. La question intéressante n'est pas de savoir si c'est bien ou mal que des ensembles d'objets soient admirables, mais pourquoi ils le sont effectivement. S'ils ne l'étaient pas effectivement dans un monde ou si peu de choses sont effectives, personne ne se donnerait la peine d'en établir.

L'essence des choses ne paraît jamais. Si elle paraissait, toutes les questions possibles et imaginables seraient résolues. Le but est précisément que l'essence paraisse enfin. Cependant on ne peut pas dire que ce qui apparaît n'est pas essentiel et que ce qui est essentiel ne paraît pas. Si les pyramides en question on tant de pouvoir c'est justement parce que l'essence des choses s'y manifeste, mais comme à Delphes. Tout a un sens mais on ne sait pas lequel, on sait seulement qu'il en a. Ainsi, plus une personne célèbre est connue pour sa nullité et son insignifiance, plus la puissance, l'effectivité et le mystère de son prestige apparaissent en pleine lumière tandis que lorsque ce prestige repose sur des qualités et talents reconnus, comme dans le cas de César, de Napoléon ou de Hitler, on est encore tenté d'imputer une relation de cause à effet entre ces talents et ce prestige. Quand un imbécile est célèbre et prestigieux, comme M. Lévy, on a affaire au prestige pur. Le côté récursif du prestige apparaît en pleine lumière. Les gens célèbres sont célèbres parce qu'ils sont célèbres. Le cas de M. Lévy n'est pas sans évoquer la fonction récursive universelle de Church : M. Lévy, aussi bien que ses collègues, philosophes de télévision, pour reprendre l'expression du professeur Bourdieu dont le physique de garçon charcutier libidineux m'est de plus en plus sympathique, est une lambda personne. Son couple est bien assorti car sa poupée Barbie est une lambda poupée. Tout homme rêve, comme un vulgaire sinus x, qu'on lui applique, contre, tout contre, une lambda poupée au moins une fois dans sa vie. Et on se moque bien des vrais besoins non spectaculaires, de la vraie bonne bière et des vraies bonnes tomates. Cela dit, il faudrait quand même empaler ceux qui font des mauvaises tomates et de la mauvaise bière, simplement parce

qu'ils manquent de respect à eux-mêmes et qu'en se manquant de respect ils manquent de respect à l'humanité qui est en eux. Toute l'affaire des Arginuses est là. Les anciens Grecs ne plaisantaient pas avec ces questions. Un jour, Debord me confia que lui et Brigitte Bardot auraient formé un beau couple. Je pense, pour ma part, que lui et Mitterand en auraient formé un encore meilleur.

Vous le dites très bien vous même dans votre réponse, M. Bueno. Ecrire que le spectacle consiste dans l'usage spectaculaire de la marchandise, c'est à dire dans le pseudo-usage, comme consommation essentiellement spectaculaire, est une pure sottise, prétentieuse en plus [C'est une sottise mais pas évidemment comme peut l'entendre un crétin du calibre de Bueno. C'est une sottise de bon utilitariste parce que ce prétendu pseudo usage est, dans toute autre société que la « nôtre », le véritable usage, l'usage social, le seul usage qui vaille. Et le fait que notre société soit une société de marchandises, où les besoins ont remplacé l'espoir (songez à la dégoûtante définition du socialisme : à chacun selon ses besoins), fait justement que cet usage social échoue ici lamentablement par une dégoûtante parodie d'usage social dans une solitude totale. L'usage social dans une solitude totale (mais pourquoi appeler cela spectacle ? Qu'est-ce que ça apporte sinon de l'obscurité comme le souligne très bien Le Manach). Lisez Houellebecq. Les pédérastes ont l'air d'avoir une vie passionnante. C'est ce que Debord appelle ailleurs l'imposture de la satisfaction. Et il est vrai que dans un certain sens, certains pédés se vantant de se faire enculer mille fois par an, en effet, de ce côté (Guermantes ou Swann ?) ils sont satisfaits. Quel est le véritable usage qui s'oppose à l'usage utilitariste, à l'usage du système des besoins, à l'usage de la société civile (c'est à dire de la société non pas des citoyens mais des bourgeois comme Hegel prend la peine de le préciser en français dans sont texte) ? Le véritable usage de ce qui est connu pour être bien connu serait la bonne connaissance. Élémentaire] Tout est dans le ton sentencieux. Mais ce n'est pas moi qui l'ai écrit. Ce n'est pas moi qui rabaisse le point de vue de mon adversaire, il se rabaisse tout seul. Ce n'est pas moi non plus qui ai écrit le ridicule Panégyrique. Après tout chacun est libre d'écrire comme il veut, mais pas quelqu'un qui, trente ans auparavant, s'est moqué de Henri Lefèvre parce ce dernier écrivait des poèmes comme on n'osait plus en écrire depuis 25 ans. Mais Lefèvre n'a jamais osé recourir, lui, à la lumière frisante. Seul Paul Géraldy pouvait le faire.

Je ne vois pas la différence qui existe entre la citation ci-dessus et ce que dit le célèbre crétin Baudrillard quand il parle de la société de consommation ou des simulacres. Il faut quand même rendre à Baudrillard ce qui revient à Baudrillard quand il répondit fort bien à la pub d'une banque dont j'ai déjà oublié le nom et qui disait « Votre argent m'intéresse. Donnant, donnant. Vous me prêtez votre argent, je vous prête ma banque. » : « Donnant, donnant, vous me prêtez vos fesses, je vous encule. » C'est effectivement ce que disait cette pub et que tout le monde avait parfaitement compris, comme quoi l'essence paraît parfois.

Cependant, quand un acteur joue, avec talent ou même avec génie, une pièce de Shakespeare, c'est réellement l'esprit de Shakespeare qui est présent, esprit qui est lui-même une manifestation de l'esprit en général. C'est la même chose avec le spectacle des objets multiples qui sont à vendre. L'esprit s'y manifeste. C'est en quoi ils sont admirables et admirés. La seule question intéressante est : pourquoi le prestige est-il prestigieux, pourquoi la célébrité est-elle célèbre? J'ai pensé, autrefois, que Debord voulait traiter de cette question. Je ne le pense plus. Ce qui m'intéressait à l'époque dans cette supposée pensée, c'était un côté antimatérialiste et anti-économiste que ma seule générosité interprétative lui prêtait. J'ai dû me rendre à l'évidence, Debord était seulement un grossier marxiste matérialiste économiste qui savait envelopper sa pensée obscure dans un tour hégélien et surréaliste, un gauchiste un peu moins bête que les autres. Ce n'est pas moi qui ait écrit cette imbécillité : "Le spectacle n'est rien que l'économie se développant pour elle-même." Comme c'est profond. Ça, c'est de la pensée. Le point de vue de mon adversaire est suffisamment prétentieux et ridicule pour que je n'ai pas besoin de le rabaisser, comme vous me le reprochez. Il me suffit de le citer.

Réponse à la réponse à la réponse

Réponse à M. Voyer (dernière partie)

Cher M. Voyer,

Je ne vais pas essayer de répondre à la substance de vôtre réponse parce-que je crois qu'au fond elle n'en a pas. Vous pratiquez une sorte de fuite en avant : tout d'abord, vous dites que le spectacle est la manipulation des mass media [je ne dis pas que le spectacle est la manipulation des mass média, je dis que malgré ses prétentions affichées Debord n'a jamais pu dépasser cette conception] ; ensuite, après avoir été surpris flagrante delictu dans ce genre très peu élégant de journaputisme, vous dites que non, que le spectacle est bien la consommation spectaculaire [encore une fois non : je ne dis pas que le spectacle est la consommation spectaculaire, je dis que Debord l'a dit] ; maintenant vous affirmez, citation à l'appui, qu'il est l'usage spectaculaire des marchandises, ce qui est presque la même chose, mais très différente [j'affirme seulement que Debord l'a dit et je le cite pour le prouver]. Si l'on insiste beaucoup, si l'on vous instigue suffisamment, vous arriverez peut-être à avoir du spectacle la même opinion que vous aviez quand vous et le vieux pédé étiez encore de bons amis. Mais je crois qu'il vaut mieux dédier le peu de temps et d'énergie que nous avons encore à des choses plus importantes. Comme, par exemple, essayer de partir d'où vous vous êtes arrêté voilà presque un quart de siècle. Toute une vie, enfin.

Je n'étais pas seul à croire qu'il vaudrait la peine d'essayer de comprendre ce qui se passe avec vous. Mais je vois que le nombre de ceux qui pensent le contraire ne fait qu'augmenter tous les jours, et je suis forcé à admettre que tout continue, même pour vous. (Et, hélas, aussi pour moi.) Vous vous enfoncez toujours plus dans les conséquences de votre querelle personnelle avec le duo Debord/Lebovici, et les résultats de cette plongée ne sont pas du tout intéressants. On m'a déjà dit au sujet de toute cette discussion que la vraie question est ailleurs, et je suis d'accord.

Ceci dit, passons aux trivialités.

(1) Je n'ai jamais rien lu de Weber, mais je l'ai toujours entendu dans la bouche de ceux qui n'ont jamais su quoi faire de l'aliénation. Vous imaginez ma surprise quand je l'ai entendu aussi de vous. Vous avez bien raison, l'essence des choses ne paraît jamais, et être capable d'écrire une introduction à la science de la publicité ne vous empêche pas de citer le sociologue Weber vingt ans plus tard.

(2) Quand un imbécile est célèbre et prestigieux, je laisse aux imbéciles le soin de s'occuper de lui. Vous imaginez ma surprise quand j'ai vu que vous vous occupez de cette nullité de Lévy avec tant de passion. Le côté récursif de vôtre choix d'adversaires apparaît en pleine lumière. Les gens célèbres sont célèbres parce qu'ils sont célèbres, c'est à dire, parce qu'on trouve toujours quelqu'un pour en parler. Dites ce que vous voulez, pourvu que ce soit sur moi, voilà le fin mot de tous les imbéciles prestigieux.

(3) Je ne tiens absolument pas à ce que vous m'écrivez personnellement, je ne sais pas d'où vous avez tiré cette fausse impression. Tout ce que j'ai fait c'est dire que ce Debordel n'est pas l'endroit pour parler sérieusement et je suis toujours plus convaincu d'avoir raison, mais je n'ai jamais dit que ma boîte postale serait cet endroit.(*) Et si je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, ça ne veut pas dire que je ne vous comprend pas, sauf si vous avez la prétention de faire de la quéquettologie exacte.

(4) Tout comme Debord, vous êtes trop convaincu d'être l'objet des attentions des services de renseignement de l'état; il faudrait dire à M. Von Nichts de ne jamais rentrer tout seul dans les parkings souterrains de Strasbourg. Maintenant, il ne vous manque qu'écrire vôtre propre Panégyrique, avec beaucoup de citations de Weber et très peu de lumière frisante.

Ce n'est pas moi qui ai écrit à propos de la pub (ou de la propagande, comme vous voudrez) qu'elle parle de ce qu'elle ne vend pas pour vendre ce dont elle ne parle pas. Il m'est tout à fait impossible de croire que vous ne savez pas de quoi vous parlez ; donc, si vous dites n'importe quoi, c'est parce-que vous avez des raisons dont nous, pauvres mortels, ne savons rien. Et franchement, en vue de ce que vous dites, vos raisons ne m'intéressent plus.

(*) Et, d'une fois pour toutes, si vous tenez à me répondre ici, vous avez bien le droit de choisir vos compagnies. Quant à moi, hay que ser coherente: c'est la dernière fois qu'on me verra signer des messages dans cette assemblée d'idiots à diodes, comme dirait Bartolucci.

Vous vous égarez M. Bueno

Cher Monsieur Bueno,

Vous vous égarez. Vous reprochez à ma précédente lettre de n'avoir aucune substance. Elle en a au moins une : vous me reprochiez de prêter à Debord une conception aussi stupide du spectacle (ce sont vos termes [et non les miens. Pour ma part, je ne trouve pas cette conception stupide, elle a le mérite d'essayer de traiter du prestige. Je ne trouve stupide que son aspect utilitariste, voir lettre précédente]) que celle d'un usage spectaculaire de la marchandise. Donc, je vous montre immédiatement, preuves à l'appui, que tel était bien le cas, que telle était bien la conception du spectacle par Debord. Pas un instant je n'ai prétendu faire mienne cette conception, comme vous me le reprochez. Je l'ai déjà dit, vous n'êtes jamais content [comment pourrait l'être ce …… puisqu'il ne répond jamais aux objections de son interlocuteur et toujours à côté de la question. A la suite de quoi le monsieur n'est pas content] et ni la logique, ni la vergogne ne vous étouffent.

Je résume la thèse que j'expose dans ma Réponse à M-E Nabe: je soutiens que les prétendus ennemis de Debord sont parfaitement fondés à comprendre la notion de spectacle au sens de mass-media étant donné que nulle part, et malgré ses intentions, Debord n'est parvenu à en fournir une autre qui soit consistante, ce qui est extrêmement fâcheux pour quelqu'un qui prétend avoir écrit une théorie exacte de la société. Cette théorie exacte est vite jugée quand on voit quels sont ses thuriféraires aujourd'hui.

Nulle part je n'ai prétendu que Debord avait voulu écrire, ni même qu'il avait écrit en fait, une théorie des mass-media. Je prétends seulement que le prétendu concept de spectacle n'est qu'un mot vide de sens, un de plus, que jamais, malgré ses prétentions, Debord n'est parvenu à lui donner un contenu. Et donc que ses thuriféraires actuels sont parfaitement fondés à lui donner le sens qu'il leur plaira. De même c'est ce qui explique que vous pouviez entendre ce mot dans un sens qui vous convenait et moi dans un autre. Tout l'art de Debord a consisté à faire croire que ce mot, quand il l'employait, pouvait avoir un sens qui ne soit pas trivial. Mais ses films l'ont montré, quand il disait spectacle, il voyait des femmes nues. Et certes c'est un très charmant spectacle. Debord est donc un illusionniste, comme le mari de Mlle Claudia Schiffer. Mais les illusions vieillissent et les

illusionnistes aussi, certaines idées, jamais. Ni le théorème de Thalès, ni celui de Pythagopre n'ont pris une seule ride.

J-P Voyer, Paris, 3 octobre 1997

———————————————————————————————————

Une fois de plus, vous vous égarez, M. Bueno

Une fois de plus, vous vous égarez, M. Bueno. [M. Bueno cite sur le Debord off un large extrait de Reich mode d'emploi où j'avance quelques définitions possibles du spectacle] Ce n'est pas ma conception du spectacle qui est en cause dans notre discussion ; mais la conception de Debord. Je vous mettais au défi de me citer une définition de Debord donnant une définition du spectacle qui ne soit pas dans le sens de mass-media et non de citer une des miennes qui sont nombreuses et toutes insatisfaisantes.

Ensuite, le passage que vous citez corrobore ce que j'affirmai : longtemps j'ai pensé que le mot de spectacle avait un sens qui ne soit pas celui de mass-media et qui m'échappait. Le passage que vous citez témoigne de mes efforts constants pour donner un sens au mot de spectacle. Et comme vous pouvez le constater, le résultat n'est pas brillant.

Le seul sens auquel je parvienne est celui de Platon : ce qui existe réellement ne paraît pas, donc ce qu'on voit est une illusion, un spectacle. Les ans passant, je constate que la misère paraît. Houellebecq le prouve d'ailleurs. La négation de la visibilité de la misère n'a pas lieu dans le monde en général mais encore une fois dans la pub et dans les mass-media. C'est d'ailleurs là, dans l'édition, que Houellebecq lance son pavé.

Généralement, j'employai toujours " spectacle " dans la forme " spectacle de " et non pas de manière intransitive et incantatoire comme les perroquets. Ainsi, par exemple, la mise en scène antiraciste par l'infamie vichisto-socialiste [vichy-rouge] est un spectacle du racisme et un spectacle de révolte.

Aux dernières nouvelles, sous la pression de l'OTAN, les Serbes se retirent de Mme Lévy.

Voyer

———————————————————————————————————

Ne cherchez plus, M. Bueno

Ne cherchez plus, M. Bueno, j'ai trouvé une définition du spectacle qui n'est pas celle de mass-media dans Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire - Le capitalisme, une société sans culture de Canjuers et Debord, datée du 20 juillet 1960.

{1} « On peut définir la culture comme l'ensemble des instruments par lesquels une société se pense et se montre à elle-même (et donc choisit tous les aspects de l'emploi de sa plus-value disponible, c'est à dire l'organisation de tout ce qui dépasse les nécessités immédiates de sa reproduction – utilitarisme{a}).

« Le capitalisme ayant […] vidé l'activité productrice – utilitarisme {b}– de toute signification pour elle-même, s'est efforcé de placer le sens de la vie dans les loisirs réorienter à partir de là l'activité productrice. Pour la morale qui prévaut, la production étant l'enfer, la vraie vie serait la consommation, l'usage des biens.

« Mais ces biens ne sont, pour la plupart, d'aucun usage, sinon pour satisfaire quelques besoins privés, hypertrophiés afin de répondre aux exigences du marché. […] les désirs authentiques étant contraints de rester au stade de leur non-réalisation (ou compensés sous forme de spectacles).

« Ensuite, et surtout, ces biens n'ont pas d'usage social, parce que l'horizon social est entièrement bouché par l'usine ; hors de l'usine, tout est aménagé en désert (la cité-dortoir, l'autoroute, le parking…) Le lieu de la consommation, est le désert. »

Il faudrait savoir, le lieu de la consommation est le spectacle ou le lieu de la consommation est le désert ? L'esclave dépense son salaire seul. La consommation est ce désert où l'esclave dépense son salaire, seul.

Pour Debord, la consommation est spectacle (voir extrait n°3). Or que voit-on ? On voit les esclaves désœuvrés racler leurs semelles sur l'asphalte des trottoirs, encombrer les rues avec leurs pots de yaourt à roulettes, quelque chose de sinistre et de répugnant ; mais en aucun cas une image d'unification heureuse comme le prétendra le Monsieur. Voilà quel spectacle est la prétendue consommation : le grouillement abject de la ressource humaine désœuvrée, c'est à dire une image de l'unification malheureuse. Ressource humaine est un euphémisme pour bétail. Tandis que l'esclave demeurait humain négativement parce que l'humanité lui était déniée, le bétail est seulement le bétail, en lui l'humain n'existe même plus à titre d'humain nié. Le bétail est pure positivité. La ressource humaine qui consomme est comme le bétail qui paît avec cette différence que la ressource humaine ne paît pas paisiblement comme le bétail ; mais dans la hantise de ne pas être conforme et de payer trois centimes de trop.

Il semble pourtant dans ce passage que pour Canjuers et Debord le véritable usage des biens soit l'usage social.

Notez les inévitables références utilitaristes : {a} la grande question pour une société serait l'emploi de la plus-value, l'organisation de ce qui dépasse les nécessités immédiates de sa reproduction, et non pas la question de la totalité.

{b} On ne peut ôter quoi que ce soit à l'activité productive car l'activité productive est ce qui reste quand le capitalisme a vidé l'activité de toute signification pour elle-même. Pour l'utilitariste Debord il y aurait une activité productive pleine de sens qu'il évoque dans la seconde partie du document : " …déplacement du centre de la vie, depuis les loisirs passifs jusqu'à l'activité productive de type nouveau. " Mais une activité productive pleine de sens n'est plus une activité productive. C'est une contradiction dans les termes. Ce qui fait qu'une activité est une activité productive, c'est sa pauvreté, sa séparation. Par exemple, l'activité de l'artiste n'était pas une activité productive quoique l'on puisse à juste titre parler de la production d'un artiste comme on parle de la production de pommes de terre. L'activité des jardiniers de Kirivina n'était pas une activité productive quoique l'on puisse parle à juste titre de la production d'ignames.

{2} « Le véritable usage des biens est simplement de parure sociale, tous les signes de prestige et de différentiation devenant obligatoires pour tous, comme tendance fatale de la marchandise industrielle. »

Il faudrait savoir : les biens n'auraient aucun usage social mais ils n'ont d'usage que de parure sociale ! L'usage comme parure sociale n'est-t-il pas l'usage social par excellence, attesté par toute l'ethnographie ? En fait, comme le soulignent d'ailleurs Canjuers et Debord, cet usage de parure sociale échoue puisque les signes de prestige et de différentiation sont obligatoires pour tous et ne sont donc pas des signes de prestige et de différentiation mais de soumission. En fait, plutôt que de se distinguer, il s'agit de ne pas se distinguer ou bien de se distinguer dans la soumission comme le font les ressources humaines à patins à roulettes. Donc les biens n'ont en effet aucun usage social (autre que de soumission, comme chez certains singes, le mâle dominé montre son postérieur au mâle dominant en guise de soumission. En voilà un édifiant spectacle !) ; mais seulement parce que l'usage de parure sociale échoue pitoyablement.

{3} « Le monde de la consommation est en réalité celui de la mise en spectacle de tous pour tous… »

Voilà donc cette fameuse définition qui n'est pas celle du spectacle comme médiatique. Or pour les même raisons énoncées ci-dessus par les auteurs eux-mêmes, il n'en est rien. La mise en spectacle de tous pour tous n'a pas lieu, ne peut avoir lieu puisque les signes de distinction sont obligatoires et aboutissent au plus grand conformisme, à la plus grande grégarité. La grégarité, la communion dans la soumission et la séparation, a remplacé la communauté. Elle est comme la nostalgie du paradis terrestre de la communauté. C'est d'ailleurs l'explication de l'attrait sexuel par Platon. Cet attrait ne serait que l'expression d'une unité perdue, du temps où l'homme et la femme étaient un être unique. Au lieu de ça, on a, comme le disent très bien les auteurs, un désert atroce qui paraît comme tel, c'est à dire comme le triste spectacle d'un triste conformisme, et non pas seulement de tristes tropiques. Donc, tout le contraire d'un spectacle, puisque les choses semblent paraître comme elles sont. Vous en savez quelque chose, M. Bueno, puisque vous habitez juste sur le tropique du Capricorne. Si je devais penser néanmoins qu'il s'agit bien d'un spectacle, ce serait parce que je pense qu'en fait, sous ce triste spectacle, la communication est à l'œuvre et qu'on ne la voit pas. On voit un désert, très peuplé d'ailleurs, pourtant la cause de ce désert est la communication. Si je devais penser qu'il y a spectacle, ce serait donc pour des raisons exactement opposées à celles de Debord. La communication a lieu et cependant on ne la voit pas. Donc tout ce qu'on voit est spectacle. Cette conception rappelle celle de Platon avec cette différence que la communication, bien qu'invisible, a lieu dans le monde. Notamment, ni Marx, ni Debord n'ont vu la communication à l'œuvre, contrairement à Hegel. La communication existe de toute éternité car la communication n'est pas nécessairement réconciliation.

Je suis persuadé que Debord se tenait pour un grand critique de Marx. Après la parution, fin 1976, d'une Enquête, où je me risque à critiquer (page 41) deux passages de la Véritable scission " le fonctionnement du système économique est lui-même entré, de son propre mouvement, dans la voie de l'autodestruction " et " Le capitalisme a enfin apporté la preuve qu'il ne peut plus développer les forces productives " (quel grand critique de Marx en effet que celui qui écrit de telles phrases ! En fait, encore plus que la culture, l'écologie sera le grand marché du prochain siècle, source d'immenses profits), Debord me dit avec un air pincé " Tu as sans doute mal lu la Véritable scission. " Je vous laisse imaginer la tête qu'il fit quand il prit connaissance de mon affiche Le Tapin de Paris où j'affirmais que personne n'avait critiqué Marx. C'était un crime de lèse-majesté, une attaque personnelle !

{4} « La sphère directoriale est le metteur en scène sévère de ce spectacle …

« En dehors du travail, le spectacle est le mode dominant de mise en rapport des hommes entre eux. C'est seulement à travers le spectacle que les hommes prennent une connaissance — falsifiée — de certains aspects d'ensemble de la vie sociale, depuis les exploits scientifiques ou techniques jusqu'aux types de conduites régnants, en passant par les rencontres des grands. »

C'est la définition du spectacle comme mass-media. Voilà donc ce fameux " rapport social entre des personnes, médiatisé par des images " : c'est le rapport des personnes avec le monde par l'intermédiaire des mass-media. Comme c'est intéressant !

Effectivement, comme le disent Canjuers et Debord, on peut définir la culture comme l'ensemble des instruments par lesquels une société se pense et se montre à elle-même. Simplement, aujourd'hui, dans la pure logique du capitalisme telle qu'on peut la constater depuis deux cents ans, la culture est industrialisée, comme tout le reste. Après l'industrialisation de l'assassinat par Hitler, le spectacle défini par Canjuers et Debord

n'est rien d'autre que l'industrialisation de la culture, de l'idéologie et de la propagande (avec l'aide des services secrets évidemment). Mais rien de plus. Jusqu'à présent réservée aux aristocrates et aux grands bourgeois (l'archiduc Rodolphe pouvait tenir la partie de violoncelle dans le trio qui lui est dédié) la culture est désormais produite en masse à destination de masses incultes. C'est l'enculture avec son ministère, guère distinct du ministère de l'industrie. Quand j'employai pour la première fois les termes d'individualisme de masse, je pensai faire une plaisanterie, mais depuis j'ai pu constater que de nombreux auteurs emploient ces termes avec le plus grand sérieux sans même prendre conscience de la contradiction dans les termes. Que peuvent avoir de commun un individu tel qu'Alcibiade et une ressource humaine sur patins à roulettes ?

Quant à la consommation, comment pourrait-elle être le mode dominant de mise en rapport des hommes entre eux, puisque, Debord le dit lui-même, la consommation c'est le désert, c'est à dire pas de rapport du tout. La consommation, c'est l'esclave qui dépense son salaire, seul.

On peut constater que Debord n'a jamais pu progresser par la suite et qu'il s'est contenté d'habiller (à Pompéi ?) ces définitions de 1960.

Le mot le plus intéressant dans les passages cités est le mot désert. Dernièrement, en France, Michel Houellebecq a fait d'étonnantes descriptions de ce désert et des ressources humaines qui l'habitent dans " Extension du domaine de la lutte " et dans " Les Particules élémentaires ". Mais de même que Debord ou Flaubert, Houellebecq ne voit pas, sous ce désert, la communication à l'œuvre. C'est pourquoi, en guise de "bon côté", il doit recourir au mysticisme. Le bon côté est de ce monde.

En résumé : selon les extraits qui précèdent, le spectacle, c'est la consommation, la mise en scène de tous pour tous. Or la consommation est le désert, de l'aveu même de Debord. La consommation est le lamentable spectacle de la ressource humaine qui paît dans l'angoisse. Donc, je l'avais bien dit, le seul lieu où la consommation est image d'une unification heureuse, c'est la pub et plus largement les mass-media. Donc Debord n'est jamais parvenu à donner une définition du spectacle qui ne soit celle de mass-media. Quand il en donne une autre, comme ici, elle est absurde et contredite par l'observation. Et si vous ne pouvez pas m'indiquer une définition du spectacle qui ne soit pas celle de mass media, alors indiquez-moi où l'on peut observer un tel spectacle à défaut de sa définition. C'est quand même le pire qui puisse arriver à un spectacle que de demeurer invisible et de ne jamais paraître.

———————————————————————————————————

Je ne cherche plus, M. Voyer

M. Bueno s'est contenté vite et de peu (J-P Voyer)

October 10, 1998

Vous l'avez vous-même si bien dit il y a très longtemps, M. Voyer, ça vaut pas la peine de faire de l'archéologie debordienne pour trouver une bonne définition du spectacle.

[Comme en témoignent mes publications, j'ai cherché dès 1971 (en fait dès 1967) à donner un sens qui ne soit pas trivial au pseudo concept de spectacle. Pour autant que je m'en souvienne, je n'y suis jamais parvenu. M. Bueno s' est contenté, lui, de ces tentatives de définition. Il en paraît même très satisfait. Comme tous les gens de son espèce, il se contente vite et de peu. Voilà certaines de ces définitions, citées par lui, qui ont tant satisfait M. Bueno : "le spectacle n'est rien d'autre chose que le discours de la marchandise, et ce discours est une encyclopédie. Le spectacle est ce qui nous parle à tout instant de tout ce qui existe, comme en d'autres temps Marco Polo nous parlait de ce qui existait en Chine. Sous les yeux de l'homme ébahi se déroule, sans qu'il y soit convié, l'humanité essentielle. Le spectacle moderne est le devenir monde de la marchandise, la substantialisation du monde; il est vraiment la religion matérialisée. Comme Dieu autrefois, de nos jours le développement des rapports entre les marchandises médiatisés par les hommes ne laisse aucun endroit où le regard puisse se poser sans y rencontrer le spectacle à l'œuvre". Avec des définitions comme ça on est bien avancé. Manifestement M. Bueno me croit aussi stupide que lui pour me satisfaire de quelque chose d'aussi peu intéressant. Si c'est ça le spectacle, alors ce n'est rien du tout pour la très simple raison que l'on ne peut observer aucune chose dans le monde qui correspondît à ces définitions ; sinon les organes de propagande. Ces définitions corroborent le sens spectacle = propagande. J'avais bien autre chose en tête quand j'écrivis ces phrases et je l'ai toujours, car, contrairement à M. Bueno, je ne me suis pas satisfait de ces définitions. (J-P Voyer)]

Et, à propos, j'ai décidé de vous répondre rapidement ici, malgré ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois sur ce site, parce que quelqu'un y a posté un texte de Raphaël Pallais avec ma signature, sous le titre "Debord/Voyer, mode d'emploi". Même si je suis totalement d'accord avec ce que dit Pallais, je ne suis pas l'auteur de ces justes remarques, et je ne les aurais jamais mises dans une si mauvaise compagnie.

Pour ce qui est de ma contribution à la fin du voyerisme paisible, veuillez patienter encore un peu, M. Voyer, j'y pense de temps en temps. L'attente a toujours ses récompenses, même si ce ne sont pas celles qu'on attend. [Crétin, gauchiste, malveillant imbécile.]

———————————————————————————————————

Vous avez dit spectacle

Voilà bien les pensées et les discours qu'on peut entendre d'êtres en démence. Un pareil vœu ne dénonce-t-il pas une folie complète ? Ses fureurs se relâchent-elles ? Vous qui compatissez à ses douleurs, éloignez-vous en hâte de ces lieux, pour éviter que l'affreux mugissement de la foudre ne remplisse vos âmes de stupeur.

Eschyle

Cher Monsieur Bueno

Grâce à l'édition Internet d'Une Enquête, j'ai pu répertorier rapidement les occurrences du mot spectacle avec un simple contrôle-F. Cette exploration confirme ce que je vous disais précédemment : j'emploie habituellement le mot spectacle dans une forme transitive. [J'ai souvent loué la beauté du Fuji Yama et rarement la Beauté]

Spectacle de l'insatisfaction

Spectacle de la satisfaction

Il n'y a de spectacle que du détail (donc surtout pas un spectacle de la société ou un spectacle du monde, société et monde ne paraissant jamais, sinon par l'intermédiaire de la propagande industrialisée, tv, pub, police, culture. Si la société ou le monde paraissaient directement, tout serait très simple. Ce qui caractérise les habitant de ce monde, c'est précisément leur pauvreté en monde, c'est à dire leur pauvreté en accès au monde. Leurs seuls accès sont leur salaire et la propagande industrialisée.)

Le spectacle de l'insatisfaction est insatisfaction portant sur le détail (les antiracistes, les pédés et les cinéastes, les tomates, le plutonium et la bière.)

Spectacle de la fin du monde.

Spectacle de l'insatisfaction mondiale des éboueurs (les récriminations des écologistes, en fait merveilleux espace infini pour le big business.)

Spectacle de la crise

Ridicule spectacle de la domination décomposée (Il faut voir comment Debord et autres opèrent un total revirement : avant, les dirigeants étaient incapables et ridicules et soudain, les voici parfaitement capables et notamment capables de tout.)

Spectacle de l'espèce comme menace pour l'espèce.

Spectacle des difficultés mondiales.

L'économie n'est autre que le spectacle des aventures bourgeoises du monde. (l'économie ainsi entendue n'existe qu'à la télévision et dans la presse.)

Le spectacle est la religion matérialisée (Définition non transitive. En fait, ce n'est pas le spectacle qui est la religion matérialisée, c'est le commerce qui est matérialisation de Dieu. Et le spectacle – pub, télé, culture etc. – n'est que la religion de ce Dieu. Plutôt que matérialisée, elle est industrialisée, comme tout le reste.)

Spectacle du prolétariat.

Spectacle des difficultés marchandes,

La bourgeoisie entend passionner les foules avec le spectacle de ses aventures

Comme il apparaît de mieux en mieux que la misère proprement humaine est le moment réel du monde (le centre du monde, " cette manière dont on nous fait vivre ", selon le premier Debord comme le signale pertinemment Le Manach dans son Artichaut de Bruxelles. Je ne pense plus aujourd'hui qu'il apparaît de mieux en mieux… La misère proprement humaine – la pauvreté en monde, la pauvreté en communication – demeure secrète et honteuse. Il faut un Houellebecq pour la révéler. La propagande fait tout ce qu'elle peut pour que cette misère ne paraisse pas. Ce faisant, par sa propre navrante misère, elle révèle quand même la misère en voulant représenter la richesse. La pub veut représenter la richesse mais elle la représente misérablement. Ainsi, plutôt que dans le monde directement, c'est dans la pub que paraît la misère proprement humaine mais indirectement, à travers la pauvreté de la richesse représentée. On ne voit que clones, robots, ressource humaine tandis que la bande son susurre individu, individu.) la bourgeoisie en donnant le spectacle de ses propres malheurs…

La bourgeoisie tire une vigueur nouvelle du spectacle de son ignorance et de son impuissance

La bourgeoisie ne peut que lui opposer le spectacle des crises de son action.

Le véritable malheur de la bourgeoisie est que les rapports marchands, la marchandise, sont absence totale de rapports humains. Ils sont réalisés, ils sont entièrement réalisés, mais comme activité des choses, comme spectacle. (Voici une définition non transitive qui est fausse comme toutes celles, non transitives, que j'ai pu tenter de donner. Le spectacle serait l'activité des choses. Or je ne vois aucune activité des choses, nulle part. Je vois seulement beaucoup de clones et de ressource humaine s'agiter, partout. L'absence des rapports humains est seulement ressentie, elle n'est jamais visible. Quand on est absent, c'est qu'on s'est absenté dirait Monsieur de la Palisse. Or c'est le cas des rapports humains. Qu'ils soient absents signifient qu'ils se sont absentés. Ils sont donc ailleurs ; mais on ne les voit pas. On voit une nature. Comme dit le poète, ailleurs existe ; mais on ne sait pas où. Quand on voit des rapports humains, c'est une caricature, dans la pub ou à la télévision. Encore des clones, de la ressource humaine. Les rapports humains se

sont éloignés mais pas dans une représentation, ni dans rien de visible. Dans ce monde, toute la reconnaissance s'est éloignée et concentrée dans l'argent. Or l'argent qui est un rapport social ne paraît pas comme un rapport social mais comme une chose très peu spectaculaire. A la limite, l'argent est invisible. Il ne paraît que dans la valeur, comme un échange avec l'argent réalisé en pensée. Sinon, il est tenu soigneusement caché dans des temples et dans des porte-monnaie. Le fait que dans ce monde toute chose soit échangée en pensée avec l'argent du fait que toute chose a une valeur ne constitue rien de spectaculaire.)

L'impuissance réelle de la bourgeoisie est son incapacité à empêcher que les rapports humains n'émigrent toujours plus dans les choses et, ce faisant, ils ne se généralisent comme spectacle mondial du monde, spectacle universel de l'universalité. (Le spectacle universel de l'universalité n'a lieu qu'à la télévision. Le spectacle mondial du monde n'a lieu qu'à la télévision et non directement dans le monde. Les rapports humains émigrent mais pas dans les choses même si on peut dénoter leur trace dans les choses, notamment, la valeur, l'échange effectué en pensée. Les rapports humains émigrent mais pas dans une représentation. Les représentations, à la télévision, dans la pub, ne sont que leur caricature grinçante de misère. J'écrivais dans ma précédente communication que la misère ne paraît pas dans le monde. En fait, elle paraît dans la représentation, dans la pub, à la télévision indirectement et négativement. La raison pour laquelle je ne regarde pas la télévision est que la misère m'y prend à la gorge. Je ressens cette misère sans pouvoir pour autant l'identifier, la voir, en former le concept. Le genre de richesse qui paraît dans la pub est misérable, elle dénote la misère. La même misère a lieu sur les plateaux de télévision, même pas la misère mais le misérabilisme. C'est ce que j'ai pu constater à chaque fois que je fus présent sur de tels plateau. Je fus interloqué d'un tel misérabilisme, comme lorsque le magicien d'Oz est démasqué par le petit chien qui passe derrière le rideau. Le misérabilisme n'a pas lieu dans les romans de Houellebecq ; mais sur les plateaux de télévision. L'essence de la misère se manifeste dans la pub et non dans le monde. La misère qui paraît dans le monde cache l'essence de la misère. Elle est seulement misérable et en elle ne paraît jamais la richesse. La misère qui paraît n'est pas antinomie de la richesse, pauvreté de richesse, pauvreté en monde ; mais pauvreté accidentelle, non essentielle. On pourrait donc dire qu'elle est de ce fait spectaculaire, u n faux semblant de la misère essentielle. La richesse, telle qu'elle paraît dans la pub et à la télévision est misérable et obscène. Mais elle prétend cependant représenter la richesse. De ce fait, elle traite à la fois de richesse et de la misère. J'ai lu par hasard une citation de Heidegger qui disait : " Les animaux sont pauvres en monde ". Je pensai aussitôt, les hommes aussi quand ils sont pauvres. Il n'y a de richesse essentielle que de monde, il n'y a de pauvreté essentielle que de monde, c'est à dire de savoir puisque le monde est savoir. La pauvreté en monde ne paraît pas. Il faut être Heidegger pour la voir. La vie quotidienne est la vie dont le monde s'est retiré, la vie pauvre en monde bien qu'elle ait lieu nécessairement dans le monde. D'autant plus pauvre en monde que le monde est riche en monde. Le seul accès de la vie quotidienne au monde est le salaire, la pub, la télé, etc. et aucun accès direct au monde.)

Le spectacle moderne est le devenir monde de la marchandise, la substantialisation du monde. Le spectacle est bien la religion matérialisée. Le monde a désormais une substance réelle et non plus seulement divine. (Définition intransitive. Le monde a toujours une substance réelle, plutôt, il est substance par définition. C'est plutôt la substantialisation de Dieu qui, lui, ne fut longtemps qu'une chimère. N'oublions pas le facétieux Hegel, l'athée et l'Antéchrist : Dieu est un résultat. La substance existe de toute éternité ; mais pas Dieu. Cela ne dit pas pour autant quel est ce mystérieux spectacle et ce que cela apporte d'appeler spectacle la réalisation de Dieu. Dieu n'en demeure pas moins invisible et silencieux. Ses angelots seuls donnent de la voix sur Canal plus.)

Le salarié est un esclave qui a accès au marché, qui est le lieu où l'argent déploie son pouvoir, le spectacle de sa magnificence. (son pouvoir, c'est certain, le spectacle de sa magnificence, c'est à voir. D'ailleurs, tout ce qu'on voit, richesse ou misère, laideur ou beauté, ville ou campagne, bergerie ou centrale atomique, est l'œuvre de l'argent. Donc, oui, en ce sens tout ce qu'on voit est le spectacle de la magnificence de l'argent.)

Cela culmine avec le spectacle moderne (référence intransitive)

Le prolétariat spectaculaire a disparu. Merde pour le prolétariat spectaculaire. Merde pour le spectacle du prolétariat.

Les prolétaires sont entrés en clandestinité. Ils sont, de ce fait, essentiellement antispectaculaires, ils sont ce qui ne paraît pas. Ils sont définitivement à l'abri de toute représentation, de tout spectacle et de toute police. (c'est bien vrai. Il ne peut y avoir de syndicat pour la misère essentielle tandis qu'il y a des syndicats de pédés.)

D'aucuns regrettent le bon vieux temps du prolétariat spectaculaire. Et ce progrès est le fait du spectacle lui-même. Le but du spectacle est la suppression spectaculaire du prolétariat. Il n'est parvenu qu'à supprimer le spectacle du prolétariat. (c'est bien vrai, même si la disparition du spectacle du prolétariat, c'est à dire de sa représentation, n'est pas l'œuvre du spectacle, n'est pas l'œuvre de la propagande ; mais celle du monde. J'emploie deux fois ici le mot de spectacle dans un sens intransitif, substantiel, sans le définir. On peut donc entendre ce que l'on veut, c'est à dire rien, en fait, exactement comme dans la prose de Debord.)

Le prolétariat comme classe est le spectacle du prolétariat.

Conclusion

Où ont lieu ces spectacles des définitions transitives ? Non pas directement dans le monde mais indirectement, dans la propagande. Ainsi, ce n'est pas le monde qui change tous les dix ans, (années crises, années fric, années morales, années mon cul, etc.) ; mais la propagande et seulement la propagande. Les enculés intellectuels préposés à la propagande, propagandastaffel, ne changent pas non plus. On voit et on entend les mêmes depuis trente ans. Remarquez également que spectacle en ce sens transitif est entendu au sens le plus courant du mot spectacle.

Quant aux définitions intransitives ou substantielles, elles sont fausses.

Vous oubliez, M. Bueno, comme beaucoup d'autres, qu'ici, il n'y a que des pourquoi ; ce qui nous change heureusement du camp d'Auschwitz et de l'Internationale situationniste où il n'y en avait pas.

J-P Voyer , 27 octobre 1998

La société du spectacle est très peu spectaculaire

Réponse à M. Bueno

Debord et la Société du spectacle

Je vais essayer s'être encore plus clair si possible, ce qui d'ailleurs semble être peine perdue avec vous ; mais le monde est si vaste.

Debord écrit que le spectacle se présente comme la société même, comme partie de la société, et comme instrument d'unification (thèse 3).

Précisément, il ne croit pas si bien dire : si le spectacle "se présente" comme la société même, c'est bien qu'il n'est pas la société même mais seulement une partie de la société qui veut se faire passer pour la société ou qui se charge de représenter la société à elle-même. Dans les dictatures, cette partie est la propagande, dans les sociétés commerciales, cette partie est la pub et le journalisme (c'est à dire encore la propagande) ou, plus généralement, l'industrie des loisirs.

Quand Debord dit que le spectacle "se présente" c'est une façon chic de parler, plutôt une façon chic de phraser. Ça lui ferait mal d'écrire, comme tout le monde, que le spectacle est d'une part la société même et d'autre part une partie de la société.

Debord a toujours soutenu que le spectacle était la société elle-même ("Toute la vie dans les sociétés...", thèse 1) et non pas seulement un secteur séparé qui concentre tout regard et abuse toute conscience. Il n'a cessé d'insister là-dessus faisant maintes remontrances à ceux qui entendaient ce terme dans un sens restreint. Ces derniers méconnaissaient ainsi le génie du grand homme et insultaient à ce génie. On a assez entendu la chanson. Même M. Lévy, aujourd'hui, tance ceux qui transforment Debord "en pourfendeur de spectacle entendu au sens d'images ou de média." (Comédie, p. 249.) C'est la meilleure, celle-là, vous voilà donc du même avis que M. Lévy. Lebovici et Debord ont toujours eu de réjouissants défenseurs ! Cependant, n'en déplaise à M. Lévy, nous pouvons lire : "Le spectacle est le capital a un tel degré d'accumulation qu'il est devenu image" (thèse 34), ou bien "Là ou le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des être réels." (thèse 18) ; mais aussi (pourquoi se gêner, un sophiste prouve toute chose et son contraire) "Le spectacle n'est pas un ensemble d'images..." (thèse 4)

Pour Debord, les marchandises et leur consommation sont des promesses de bonheur, "le spectacle n'est qu'une image d'unification heureuse" (encore des images ! thèse 63). Le titre du deuxième chapitre est d'ailleurs "La marchandise comme spectacle". Pour Debord, donc, le spectacle est le monde marchand dans son ensemble, et non pas seulement un seul secteur de ce monde.

D'abord, je vous le demande, où donc le monde réel se change-t-il en de simples images comme le prétend le monsieur ? Nulle part. Vous verrez peut-être des images, à la télévision notamment, qui se prétendent images du monde ou qui sont tenues pour des images du monde. Mais cela ne signifie pas que le monde se transforme en images. Allez dire ça aux bougnoules irakiens. Il produit et contient peut-être beaucoup d'images (de ce fait, il est spectacliste) mais ce n'est pas pour autant qu'il se transforme en images. C'est tout le contraire. Quelques images, quelques femmes nues sur des affiches, essayent de se faire passer pour le monde et cela n'est possible qu'à cause de la déficience de parution du monde. Le monde ne paraît pas. Comment pourrait-il être un spectacle ? Le monde réel ne se change en rien du tout sinon en lui-même. Il se contente de ne pas paraître. Il continue d'être, tranquillement. Il tremble dans ses profondeurs et pourtant il n'est pas inquiet. Quant à ce qui paraît, ce n'est pas le monde, mais ce n'est ni une image, ni un spectacle pour autant, ni plus, ni moins que les Alpes.

Ensuite, où peut-on voir des images, qu'elles soient d'unification heureuse ou de ce qu'on voudra, qu'elles se prétendent images du monde ou non, qu'elles soient tenues pour des images du monde ou non ? Je vous le demande, où peut-on voir de telles choses ? Dans la pub, à la télévision et nulle part ailleurs. Le seul endroit où les marchandises sont un spectacle, au sens de mise en scène, le seul endroit où leur consommation est une image d'unification heureuse, le seul endroit où les marchandises sont des images, c'est la pub, n'en déplaise à Debord, cet homme qui ne se corrigeait pas mais qui baissa sa culotte devant un "merdeux qui espérait hériter" et qui, finalement, hérita. Tout le reste, c'est de la phrase.

Ailleurs que dans la pub, ailleurs qu'à la télévision, dans les supermarchés notamment, vision d'enfer que ne pouvait imaginer Dante, les marchandises et leur consommation ne sont pas une image d'unification heureuse, ni aucune autre image, mais un spectacle d'épouvante et de désolation, grouillement abject d'esclaves pacifiés et apeurés. Et là il ne s'agit pas de mise en scène mais de réalité ! Là le mot "spectacle" n'a pas le sens de mise en scène et d'illusion lénifiante mais simplement le sens de "vision" d'horreur, ce que l'on voit quand on ouvre les yeux si les mots veulent encore dire quelque chose. Encore une fois, le seul endroit où il y ait image d'unification heureuse c'est la propagande ou la pub, le seul endroit où les marchandises et leur consommation soient une promesse de bonheur, c'est la pub, le seul endroit où la marchandise soit un spectacle, c'est la pub. Partout ailleurs, c'est une vision de terreur et de désolation et il ne s'agit pas d'images. Les mots "image d'unification heureuse environnée de désolation et d'épouvante" sont de Debord lui-même (thèse 63). Il reconnaît donc, (il n'est pas à une contradiction près du moment qu'il peut faire de la phrase), que l'image de l'unification heureuse a lieu au milieu de quelque chose qui n'est ni image, ni spectacle, ni mise en scène, ni unification heureuse ; mais atroce réalité quasi invisible pour la plus grande part. La misère et le malheur sont secrets ou bien, quand ils paraissent, c'est précisément sous une forme spectaculaire (au sens vulgaire, très vulgaire même), à la télévision. Le con de Mme Ockrent est si large que son mari peut y pénétrer avec un sac de riz sur l'épaule.

Je serais encore plus précis : ce n'est pas tout ce qui était directement vécu (quoi donc d'ailleurs ?) qui s'est éloigné dans une représentation, mais seulement l'idéologie, ce qui n'est déjà pas mal. Toute l'idéologie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de communication se réduit à une immense accumulation de spectacles. Ce qui était seulement écrit et prononcé est aujourd'hui photographié, filmé, télévisé, chanté et dansé, comme l'avait bien compris Céline qui y voyait, en tant qu'écrivain, de la concurrence déloyale. L'idéologie est devenue audiovisuelle et se réduit à une mise en scène. Il n'est même plus la peine d'argumenter et les néo-professeurs et néo-auteurs sont seulement des cabotins dont le succès dépend de leur passage de la rampe (ils rampent d'ailleurs). Le seule spectacle qui soit est seulement l'idéologie devenue spectacle. C'est tout. Et l'idéologie n'est pas le monde que je sache mais seulement un discours sur le monde. Aujourd'hui ce discours, si on peut appeler cela ainsi, est photographié, filmé, télévisé et même vécu (les prides et les proud). Voilà donc ce concept de spectacle. C'est la seule différence avec le monde du temps de Marx et Balzac. L'idéologie est devenue un spectacle et n'a même plus besoin de prétendre être une pensée. C'est seulement dans cette idéologie audiovisuelle que la marchandise est image d'unification heureuse, encore que les pâtes Panzani ou l'huile Lesieur ne soient pas tellement bandantes. C'est pourquoi on leur adjoint généralement une pisseuse dont la culotte est mouillée, oui, mais de pisse. Aujourd'hui l'idéologie est audiovisuelle, elle est non seulement presse, édition, mais culture, pub, télévision, cinéma, mode, prétendu art post-pédé, sport ou plus généralement industrie des loisirs où le bétail servile est engagé à ses frais (on est loin de l'édition à compte d'auteur) comme figurant et prosélyte. Mais tout cela n'est qu'un secteur spécialisé du monde et non pas le monde lui-même, ni "un rapport social entre des personnes médiatisé par des images" (thèse 4) quoique les billets de banque soient des images. Disneyland n'est pas le monde et ne le sera jamais.

Les bourgeois, vomis par Marx, Flaubert et Bloy, étaient censés avoir mystérieusement disparus entre le XIXe et le XXe siècle. Mais non, ils sont toujours là. L'idéologie devenue spectacle, c'est la cochonnerie bourgeoise qui se donne en spectacle. C'est Cochon-sur-Scène. M. Lévy est le cochon parfait, capitaliste intello ou intello capitaliste. Il est la quintessence du cochon.

S'il est bien vrai que l'idéologie ne devient un spectacle comme secteur séparé de la société que lorsque le commerce a envahi tous les aspects de la vie, il n'est pas vrai pour autant que tous les aspects de la vie soient spectacle, il n'est pas vrai que la marchandise soit spectacle, il n'est pas vrai que la société même soit spectacle, il n'est pas vrai que les marchandises ni leur consommation soient des images d'unification heureuse. Debord est bien un cinéaste, il voit des images partout.

Le spectacle au sens de Debord est l'endroit où les marchandises sont des images et le seul endroit de cette sorte est la pub ou, plus généralement, l'industrie des loisirs et des spectacles proprement dits. Voici donc ce puissant concept qui, selon son auteur, explique tant de choses demeurées jusque-là inexpliquées. Lesquelles d'ailleurs ? Voilà donc cette théorie exacte. Debord a pensé être le théoricien d'un monde, il ne fut que le théoricien de Disneyland. C'est pourquoi il a entretenu avec tant de soin la confusion entre monde et spectacle.

Debord a certainement réussi à stigmatiser cette partie de la société dont le rôle est de concentrer et d'abuser tout regard et toute conscience (il aurait certainement mieux réussi d'ailleurs s'il avait été moins prétentieux et moins précieux, car, que je sache, les stigmatisés ne se portent pas trop mal et se réclament tous, à juste titre, de Debord) ; mais il a totalement échoué à montrer que le spectacle était un rapport social entre des personnes, que le spectacle était le capital qui se change en image, que le monde se change en de simples images, bla bla bla. Il n'a même jamais essayé. Cet ivrogne s'est vite fatigué et vite contenté. Certes, le spectacle se donne comme "la société même" ; mais il n'est pas "la société même". La société même n'est pas non plus spectaculaire mais au contraire, hélas, strictement invisible. Ce spectacle qui se présente comme la société même est le fait d'une partie de la société, même si tous les habitants de la société sont victimes de cette apparence. Tous les habitants de la société peuvent très bien voir "la société même" dans les représentations que leur en donne un secteur spécialisé dans l'illusion et la mise en scène (ce qui reste à prouver) sans que pour autant "la société même" soit un spectacle, ni spectaculaire, ni une mise en scène. Au contraire, "la société même" (la main invisible d'Adam Smith) ne paraît jamais et c'est bien ce défaut de parution qui permet au spectacle de s'épanouir et de prospérer. Ce n'est pas le spectacle qui cache la société et l'empêche de paraître, c'est le défaut de parution de la société qui permet au spectacle d'exister. Contrairement aux sociétés étudiées par Lévi-Strauss où les règles des systèmes d'échange portant sur des biens, des signes, des femmes, paraissaient néanmoins tout en demeurant incompréhensibles pour l'ethnographe, dans les sociétés modernes ces règles ne paraissent pas. Ensuite, ce secteur spécialisé de la société peut très bien être un instrument d'unification, mais il n'unifie que l'abrutissement et non pas la société. Si la société même paraissait, tous les problèmes seraient instantanément résolus. C'est du fait de l'invisibilité de la société que les hommes font autres chose que ce qu'ils croient faire et qu'ils le font toujours contre leur gré. Tout le problème consiste selon Hegel dans le paraître dans soi du monde (la phénoménologie de l'esprit stricto sensu si je ne m'abuse), ce qu'était bien incapable de comprendre Lévi-Strauss et à fortiori M. Derrida absorbé par la recherche de son prépuce perdu.

Ce qu'est la société même, Debord l'ignore, moi aussi et vous sans aucun doute. Seule m'importe ce qu'est la société, seule m'importe la réponse à la question "pourquoi y a-t-il des esclaves plutôt que rien ?", choses dont Debord s'est moqué dans tous les sens du terme. Ce qu'est la société même, elle l'était déjà du temps de Balzac et de Marx et elle l'est toujours aujourd'hui.

Le spectacle comme partie de la société et comme production d'une partie de la société, le seul qui existe contrairement à ce que prétend Debord, est, d'une manière plus générale, l'industrie des loisirs et s'il est vrai que cette industrie concourt à l'unification de l'abrutissement dans la société, ce n'est qu'en tant que branche particulière du commerce. Le commerce est l'instrument d'unification unique de ce monde. Il est certainement vrai que l'industrie des loisirs concentre tout regard et toute conscience mais justement parce qu'elle est industrie de loisirs spectaculaires, destinés par définition au regard et à la conscience. Il est certainement vrai que cette industrie est un puissant instrument d'abêtissement ; mais au moins est-ce partout le même abêtissement, un abêtissement universel. L'universel progresse par le mauvais côté ce qui ne devrait pas vous étonner. Voilà le négatif au travail. Il n'en n'est pas moins vrai que la société même n'est ni spectacle ni spectaculaire ne serait-ce que parce que si elle était spectacle, vous la verriez, or vous ne l'avez jamais vue, ni Marx, ni Durkheim, ni Mauss ni tant d'autres qui auraient tellement aimé la voir. Hegel fut certainement le meilleur visionnaire de la société. Hegel est catégorique : la société est communication, la société est savoir, la société est un système général d'apparence. L'histoire du monde est celle du paraître dans soi du monde. Si toute illusion est une apparence, toute apparence n'est pas une illusion et cette société ne vit pas à travers son système général d'illusion, comme le prétend la pensée Canal plus ; mais, comme toute société, à travers un système général d'apparence qui ne parait jamais (Dans les sociétés étudiées par Lévi-Strauss il paraissait encore). Prétendre le contraire, c'est confondre l'enculage proprement dit avec la vaseline. Ce savoir vous ignore et réciproquement vous l'ignorez. C'est de bonne guerre. Plus précisément, Hegel et les sauvages savent que la société est savoir, Weber et vous l'ignorez.

Donc, finalement, le spectacle se réduit à l'industrie des loisirs : culture, sport, mode, loisir, télévision, show-business, pub, presse. Le monde entier n'est pas une industrie des loisirs, n'est pas un spectacle, n'est pas spectaculaire, n'est pas une mise en scène, n'est pas illusoire, n'est pas une accumulation de spectacles ou d'images. Pour qu'il soit illusoire, au moins faudrait-il qu'il paraisse, ce qu'il se refuse à faire. Il s'abstient de paraître, tout bonnement. Et quand il parait c'est comme une nature. Le spectacle du monde réel est comme le spectacle des Alpes. Comme Hegel devant les Alpes nous ne pouvons que dire das ist. C'est la naturalisation de l'esclavage. Dans la société, telle qu'elle paraît, l'esclavage est naturel. Il va de soi. J'écrivais précédemment qu'il n'y avait pas de société du spectacle mais seulement un spectacle de la société. Hélas non, il n'y a même pas de spectacle de la société, seulement un spectacle d'une nature. La prétendue société du spectacle est très peu spectaculaire. On ne la voit jamais sinon à la télévision. La société que l'on voit ailleurs qu'à la télévision est tout à fait ordinaire, tout à fait naturelle, ce qui est la pire des choses pour une société. (Les société des sauvages sont bien moins naturelle que la nôtre. C'est ce qui a frappé les ethnographes.) Le monde cache bien son jeu. Le monde paraît dans lui-même secrètement, à l'insu de tous et de lui-même évidemment. Le monde est plus fort en secret que la CIA et le Mossad réunis. Le monde est un message secret dont le sens ne préexiste pas à son déchiffrement. Donc, le spectacle n'est pas, comme le prétend le monsieur (thèse 10), "la négation de la vie devenue visible". [Le crétin a également écrit dans ses Commentaires : "Le secret domine le monde et d'abord comme secret de la domination". Il faudrait savoir. La négation de la vie est devenue visible, mais la domination demeure secrète ! Pour un homme qui ne se corrige jamais. Prétentieux imbécile. La vanité l'a perdu. C'est comme ce Bounan qui prétend que le secret de la domination est connu depuis un siècle. Mais on chercherait en vain, dans le monde, le plus minime effet de ce savoir séculaire. Mais, crétins, le monde lui-même est un secret. Personne, hormis Hegel et Allah, ne peut se vanter d'en produire le concept. Le monde seul peut produire son concept. Durkheim dirait que seule la société peut expliquer la société.] C'est exactement le contraire. Comme toute idéologie le spectacle (le médiatique) a pour mission de dissimuler la négation effective de la vie qui, sans cela, risquerait de devenir visible. Au besoin, le spectacle (le médiatique) insiste complaisamment sur des négations de la vie bien sanglantes, en un mot bien spectaculaires, massacres, camps de concentration, chambres à gaz, génocides, guerres locales, charniers, ce qu'il faut bien appeler des détails face à la généralité et à la permanence de la véritable et universelle négation de la vie qui demeure secrète. Celle là, on ne la verra jamais à la télévision. (J'emprunte le mot détail à M. Le Pen. J'espère qu'il ne va pas me réclamer de droits d'auteur. Ce n'est qu'une juste compensation après le plagiat universel de mon titre Reich, mode d'emploi qui est certainement le titre le plus plagié dans toute l'histoire de la littérature.) M. Lévy, flanqué de l'inévitable James Bond girl, grand amateur de ce genre de détails édifiants, est l'un de ces agents de désinformation très actifs du Maussade (voilà donc pourquoi il ne sourit jamais sur ses photos !) La négation effective de la vie, ce qui nie effectivement la vie, demeure invisible, secret. Et pour cause, c'est la vie même qui nie la vie, l'esprit qui nie l'esprit, la communication

qui nie la communication. Si la négation de la vie devenait visible, le problème serait résolu immédiatement. Quand les dix mille hoplites (hélas, ils n'étaient plus que cinq mille alors) voulaient déposer un de leurs officiers, trois cents d'entre eux se baissaient et ramassaient une pierre, et cela suffisait si l'on en croit Xénophon. La phénoménologie de l'esprit n'est pas un spectacle.

Comme le remarque très justement Weber, les sauvages voient beaucoup mieux leur propre société que nous ne voyons la nôtre (et la leur par la même occasion). C'est cela l'aliénation. La communication s'éloigne de chacun et devient invisible ou plutôt visible mais méconnaissable. Vous l'avez sous les yeux mais vous ne la voyez pas. Ainsi, selon Hegel, la nature est l'esprit, mais méconnaissable. Dans son œuvre, Hegel tente justement de nous montrer que sous ses dehors peu avenants, la nature est cependant l'esprit devenu autre. Les esclaves ont le devoir de détruire tout ce qu'ils ont été contraints de produire ; mais contrairement à ce qui se passait dans d'autres sociétés, ils peuvent produire et détruire autant qu'ils peuvent, la communication ne leur demeure pas moins étrangère, elle n'en demeure pas moins toujours ailleurs et strictement invisible. La communication aliénée est tout le contraire d'un spectacle. Il faut vraiment beaucoup chercher pour voir l'esprit à l'œuvre dans la nature ou la communication à l'œuvre dans cette société. Bien qu'il ne s'agisse pas du même dieu, je pourrais reprendre à mon compte ces mots de Bloy : "Tout ce qui s'accomplit extérieurement n'est qu'une apparence, - un reflet énigmatique, per speculum, - de ce qui s'accomplit, substantiellement, dans l'invisible." Voilà pourquoi, Monsieur, l'homme ne peut demeurer au repos dans une chambre à Gaza ou ailleurs. La substance invisible dans laquelle l'homme se meut réellement et qui le meut pénètre et agit dans la chambre la mieux calfeutrée.

Effectivement, cette industrie des loisirs, extrêmement récente (disons 1960) est bien caractéristique du monde présent et n'existait pas du temps de Marx et de Balzac (à part la presse aux ordres, cf "Illusions perdues" et la réclame. Au moins les journalistes du temps de Balzac étaient-ils cyniques. Les Lousteau et Bixiou en plaisantaient en privé et faisaient des mots d'esprits sur leur scélératesse. Ceux d'aujourd'hui sont de gauche et intimement bien pensants - et non plus seulement dans les colonnes des journaux - c'est à dire infâmes. Regardez ces lycéens prétendument cyniques de Libération-Chargeurs, toujours ricanants, pas dupes n'est-ce pas, toujours prêts à faire un bon mot grinçant. Lâchez devant eux, je ne dirais même pas les mots "Heil Hitler !", mais simplement le mot "détail" et c'en est fini de leur cynisme et de leur goguenardise. Là ils ne rigolent plus.) Mais ce n'est pas une raison pour dire que le monde est spectaculaire, que la société est spectaculaire. Seuls l'idéologie l'est devenue. Les loisirs des esclaves sont tout sauf une image d'unification heureuse. Céline ne se trompait pas sur ces questions comme en témoigne notamment sa partie de canotage à Chatou. Il ne rate pas ces cochons d'hédonistes supposés. C'est bien ce monde qu'il décrivit de façon véridique. La prétendue félicité, le prétendu hédonisme de ces loisirs spectaculaires sont en vérité abjection, bêtise, ennui, terreur, hébétude, concours de thermomètres. C'est dans ces loisirs spécialement produits pour lui que l'esclave peut révéler toute sa bassesse et son ignominie d'esclave. Le maître est à son balcon, il jette sa chéchia dans la cour, les esclaves sursautent. Quant au monde ou à la société, ils sont toujours ce qu'ils étaient déjà du temps de Marx et de Balzac, l'industrie des loisirs et l'idéologie transformée en spectacle (Hitler et Goebbels n'en espéraient pas tant) n'en étant qu'un des logiques aboutissements : l'esclave doit pouvoir dépenser son salaire. La consommation, c'est l'esclave qui doit dépenser son salaire.

Ce n'est pas cette industrie des loisirs qui fait que les esclaves sont esclaves, c'est parce que les esclaves sont des esclaves que cette industrie est possible, qu'elle peut coloniser la fameuse vie prétendument quotidienne (prétendument au sens où Wittgenstein parle des lois prétendument naturelles) de l'esclave. Elle consiste à occuper l'esclave le temps qu'il ne travaille pas. La pleureuse très bouffie Finkielkraut prétend que c'est l'industrie des loisirs qui empêche que les esclaves puissent accéder à la pensée. C'est seulement le fait que les esclaves sont des esclaves qui empêche qu'ils puissent accéder à la pensée et que l'industrie des loisirs est possible, facile et rentable. C'est seulement parce que les esclaves n'ont pas accès à la communication et à la reconnaissance qu'ils n'ont pas accès à la pensée. C'est parce qu'ils ne peuvent rien faire d'autre que dépenser leur salaire que l'industrie des loisirs est possible et a été tout spécialement conçue pour dépenser ce salaire (enfin ce qui n'est pas dépensé en pâtes Panzani et en huile Lesieur). Seuls parmi tous, que vouliez vous qu'ils fassent. L'industrie des loisirs est calquée sur la bassesse des esclaves (marketing oblige) ; ce n'est pas la bassesse de cette industrie florissante qui est la cause de la bassesse de l'esclave.

L'industrie des loisirs est un résultat de la séparation et non la cause. Donc, il est stupide d'écrire que la séparation est l'alpha et l'oméga du spectacle (thèse 25) d'autant plus stupide que le ton est plus pompeux et pompant. Au contraire, l'idéologie devenue spectacle est spectacle de la réconciliation, de la reconnaissance et de la communication. La séparation est l'alpha et l'oméga du monde, le résultat de l'éloignement de la communication et de la reconnaissance dans le monde. Le commerce est la cause de la séparation. Dans le monde, c'est la communication elle-même, c'est la reconnaissance elle-même (l'argent) qui séparent. Le commerce est un surgénérateur de séparation : il produit plus de séparation qu'il n'en consomme. Le commerce ne peut avoir lieu que là où existe déjà la séparation ; mais là où il a lieu il produit sans fin de la séparation. C'est parce que la fornication est interdite par la censure que, dans les film porno, il n'y a que fornication, hélas. De même, c'est parce que la reconnaissance est interdite dans le monde que, dans l'idéologie devenue spectacle, il n'y a que reconnaissance, reconnaissance et reconnaissance avec la même abjection, la même vulgarité et la même déchéance de la reconnaissance que pour la fornication dans les films porno.

Ce n'est pas parce que dans ce monde existe une industrie des loisirs pour qu'aussitôt, ni jamais, ce monde devienne un monde du spectacle ou des loisirs comme d'aucuns l'ont prétendu.

Il est parfaitement injustifié de prétendre que toute la vie (rien que ça) des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles et que tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. C'est seulement l'idéologie qui s'est éloignée dans une représentation. C'est seulement toute la prétendue vie présentée par l'industrie des loisirs qui parait comme une accumulation de spectacles. C'est seulement l'accumulation de spectacles qui parait comme une accumulation de spectacles et rien d'autre. Quant à tout ce qui était directement vécu, il a purement et simplement disparu. La vie telle qu'elle est, ou son absence, ne paraissent jamais. Personne ne sait ce qu'est toute la vie, ni ici, ni ailleurs. Là encore la remarque de Weber garde tout son sel. Quelques hommes ont conquis une gloire immense pour avoir tenté de dire ce qu'était toute la vie notamment, Stendhal, Balzac, Proust, Joyce, Céline. Un Debord n'en sait rien et surtout ne veut rien en savoir. Seule l'intéressait son érection (terme peu approprié pour cet ivrogne, boire ou bander, il faut choisir) en Debord l'Admirable, grand détecteur d'octosyllabes devant la postérité.

Seule l'industrie des loisirs s'annonce comme une immense accumulation de spectacles (qui sont aussi des marchandises ; mais le plutonium aussi est une marchandise). Et l'industrie des loisirs n'est pas le monde ni la société. C'est seulement dans l'industrie des loisirs, dans l'idéologie audiovisuelle, que "les images se sont détachées de chaque aspect de la vie" et non pas dans le monde et la société bien que l'industrie des loisirs soit une partie de ce monde et de cette société. Mais il est possible que l'industrie des loisirs, et seulement elle, "se déploie dans sa propre unité générale en tant que pseudo-monde à part, objet de la seule contemplation", et tout d'abord parce qu'elle est industrie de spectacles, que ce qu'elle fait est fait pour être vu, qu'elle y emploie les moyens adéquats. "Le spectacle en général" (thèse 2) n'existe pas. N'existent que "ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissement" (thèse 6). Il ne peut donc être "inversion concrète de la vie, mouvement autonome du non-vivant". Encore moins "un rapport social entre des personnes médiatisé par des images", "le capital devenu image", bla bla bla. Mais en tant qu'industrie des loisirs, il peut très bien être "une vision du monde qui s'est objectivée" (thèse 5), c'est à dire une idéologie qui s'est objectivée [thèse d'Anders, mot pour mot, publiée en 1956]. Et à ce titre il ne peut être "le monde réellement inversé" mais seulement un monde illusoire qui prétend être le monde même (renversé ou non) mais qui ne l'est pas. Pendant ce temps, le vrai monde, c'est à dire le monde tel qu'il existe, et qui contient et produit ce monde illusoire, continue tranquillement dans l'indifférence générale. Cependant, ce monde illusoire qui bien que n'existant pas semble exister n'en n'est pas moins révélateur : il est un monde où la reconnaissance aurait lieu, il est mise en scène de la reconnaissance. Ainsi, en devenant spectacle l'idéologie change également de contenu. Aux sévères leçons de morale anglo-saxonnes et protestantes a succédé une célébration débridée de l'hédonisme. Là, il y a effectivement un changement qualitatif. On ne célèbre que ce que l'on n'a pas justement. L'idéologie de l'hédonisme c'est avant tout le spectacle d'un monde où la reconnaissance aurait lieu, c'est à dire tout le contraire du monde tel qu'il est si l'on en juge par le peu qu'on en voit. Mais la mise en scène de la reconnaissance n'est pas la reconnaissance, c'est seulement un spectacle assez dégoûtant. Pendant ce temps, le métro est bondé d'hédonistes, les autoroutes vomissent des hédonistes à pleins embouteillages et pleins gaz, les bureaux regorgent d'hédonistes et les syndicats de pédés défilent dans les rues pour exiger le droit au divorce. Voilà donc à quoi s'emploie la canaille culturelle, médiatique et autre, elle s'emploie à la mise en scène de la reconnaissance et en tout premier lieu à la mise en scène de sa propre reconnaissance. L'activité de la canaille intellectuelle est l'idéologie vécue et militante. Et c'est pourquoi M. Lévy, bien que piètre metteur en scène, (c'est en quoi il est excellent, il ne cherche même pas à donner le change, contrairement à Debord) est parfaitement représentatif de ces gens, c'est en quelque sorte le secrétaire perpétuel de cette académie. C'est l'écrivain réduit à la pure opération d'écrire et donc totalement délivré de l'obligation d'écrire quelque chose. Né riche, ami de riches et puissants capitalistes, capitaliste lui-même, il n'a pas à se soucier, comme ses congénères pauvres, de l'or nécessaire mais seulement de la gloire des lauriers, comparable en cela, (et pas seulement en cela) au vicomte d'Arlincourt. (Telle Mme Barbie-Lévy, la vicomtesse entrait dans les librairies pour acheter les livres de son mari, celui-ci faisait faire simultanément plusieurs impressions de ses livres pour se targuer de rééditions rapides, il se ruinait en soupers où il invitait toute la presse de son époque etc. La vicomtesse était-elle aussi jolie que Mme Barbie-Lévy, baissait-elle sa petite culotte avec autant de grâce ? c'est la seule chose qui risque d'être différente et qui intéresserait fort Stendhal aujourd'hui.) De plus il est déjà reconnu par ses pairs de son vivant (contrairement au vicomte). Il est donc totalement libre de travailler à sa propre reconnaissance posthume. Il se coltine directement à la postérité sans se soucier d'accomplir la moindre œuvre ou le moindre exploit. Il ne prend même pas la peine de signer une pissotière comme le tout venant des artistes post-pédé. Il travaille la postérité à main nue. L'artiste spectaculaire travaille directement sur la reconnaissance (la femme de l'artiste est aussi très spectaculaire. Elle tient un rôle important dans l'idéologie faite spectacle. Effectivement, quand elle baisse avec grâce sa petite culotte dans le roman photo grandiose que son mari lui a consacré, on a bien une image du bonheur. Elle nous apprend d'autre part dans les colonnes du Monde que son mouillomètre déborde quand elle détecte une société du spectacle tandis que son mari fait du grand journalisme avec les cadavres des bougnoules algériens. Je sais d'ailleurs pourquoi il ne s'est pas rué sur les cadavres des Tutsis et des Hutus pourtant innombrables, c'est qu'il craignait que les nègres ne coupent ses arbres en représailles faute de pouvoir lui couper les couilles. Or la Mitidja est très peu boisée. Un bon négociant ne prend jamais de risques inconsidérés. M. Babette Lévy s'en va-t-en guerre avec son ami Vacherin très, très fripé. Après tout, c'est son monde, il en est l'un des propriétaires. Il en fait ce qu'il veut, avec ses amis, du moins, jusqu'à maintenant.) M. Lévy, comme Debord, est fou de reconnaissance comme d'autres sont fous de Dieu. C'est un militant infatigable de l'idéologie faite spectacle. C'est, comme Debord, un fanatique de la reconnaissance. L'art post-pédé, (c'est à dire

l'art après l'affreux pédé albinos Warhol) ne se préoccupe que de la mise en scène de la reconnaissance. Dans l'idéologie devenue spectacle, tout est réduit à la pure opération.

Lorsque Fukuyama publia son article puis son livre où il affirme que c'était la fin de l'histoire, toute la canaille médiatique se leva comme un seul homme. (N'oublions pas qu'une bonne partie est constituée de staliniens et de staliniens antistaliniens tel M. July, de crypto-staliniens et de philostaliniens.) Or le raisonnement de Fukuyama est impeccable. Comme ses maîtres Hegel et Kojève, Fukuyama pense que l'histoire est lutte pour la reconnaissance (je le pense aussi). Il pense d'autre part que la reconnaissance a eu lieu, comme le pense la totalité de la canaille médiatique conduite en France par le singe Minc (singe abstrait lui aussi, bien entendu, singe réduit à la pure opération de singer). Donc la canaille médiatique est très mal placée pour critiquer Fukuyama et pas un seul ne daigna faire part de l'argumentation de Fukuyama, selon leur habitude. Allait-on parler et discuter de reconnaissance, c'eut été parler de corde dans la maison d'un pendu. Vous vous demandez peut-être pourquoi Fukuyama pense que la reconnaissance a eu lieu. Moi je sais. J'ai vu une photo de ce classe-moyen où il était vêtu d'un complet-veston rose. Nul doute qu'un classe-moyen qui gagne cent mille dollars par an et qui porte un costume rose ne se sente reconnu. Et tous les gens qui l'ont attaqué sont de même. Seule la couleur du complet diffère.

Il faut quand même admettre que dans ce monde tout, et pas seulement les marchandises, est susceptible de faire l'objet d'une mise en scène. Mais cette mise en scène n'en demeure pas moins le fait d'un secteur particulier et spécialisé (La CIA et le Mossad par exemple, or que je sache, la CIA et le Mossad ne sont pas encore le monde) et cette mise en scène elle-même, malgré son abondance, n'en demeure pas moins un secteur spécialisé, même s'il abuse la totalité des habitants du monde, ce qui reste à prouver.

En fait la seule véritable société spectaculaire fut la société stalinienne. Celle-ci ne fut qu'une réédition gigantesque et sanguinaire des mises en scènes Potemkine. La révolte sur le cuirassé Potemkine en 1905 ne fut donc qu'un sinistre présage. Tintin chez les soviet est un reportage véridique et clairvoyant, le Nord d'Hergé. Au contraire, malgré l'estime que j'ai pour Céline, je trouve son Mea culpa brouillon, incompréhensible et mensonger : où donc a-t-il vu Popu à l'œuvre en URSS ?

En résumé : la mise en scène n'est pas le secret de ce monde. C'est au contraire ce secret demeuré inviolé qui permet l'abondance et la facilité de la mise en scène, qui permet que l'idéologie devienne spectacle. Il y a plus de mise en scène (est-ce certain ?) et donc plus de metteurs en scène aujourd'hui que du temps de Balzac mais, c'est une simple question quantitative. Bien qu'abondante, la mise en scène n'est qu'un détail, une anecdote du monde. Ce qui fait que les esclaves obéissent est ailleurs. Ce qui nie la vie demeure secret. Serait-il connu que tout s'effondrerait. Et Debord n'a pas écrit une théorie du monde comme système général d'apparence, comme phénoménologie de l'esprit. J'ai pensé un moment que tel était son projet. Il n'en est rien. Il s'en souciait comme de sa chemise ou de la culotte qu'il baissa devant l'héritier Gallimard. La marchandise contient le négatif comme apparence, certes, mais elle n'est pas spectacle. La valeur est un échange effectué en pensée, mais cela n'est ni spectacle, ni mise en scène, c'est la réalité. D'ailleurs, personne ne le voit. C'est le familier qui n'est pas pour autant connu.

Comme je l'ai écrit à M-E Nabe, les journalistes pour une fois sont innocents (n'en déplaise à M. Lévy, l'écrivain abstrait) quand ils entendent le mot spectacle au sens de médiatique. Il n'y a pas d'autre sens. Debord n'a que ce qu'il mérite, il a choisi ses lecteurs. Il plaît furieusement aujourd'hui, à Paris, ce qui est fâcheux pour quelqu'un qui prétendit, avec quelle insistance (cf Cette mauvaise réputation) s'être appliqué à déplaire. Il donne raison à Buffon : il n'a que le style (faisandé) puisqu'il n'a pas la pensée. Si d'aventure, vous lisez son autopanégyrique vous apprendrez que dans l'âtre de sa maison de campagne "Plusieurs bûches brûlaient ensemble". Plusieurs ! Ensemble ! C'est extraordinaire. Quel grand homme. Il ne peut rien faire comme tout le monde. [Exclamation du général Lefèvre alors que son ancien camarade Bonaparte, devenu entre temps directeur ce qui jetait un certain froid dans leurs relations, disait qu'il mangeait les artichaut à la croque au sel. Anecdote rapporté par Paul-Louis Courier] Je suis certain qu'il mangeait les artichauts à la croque-au-sel, comme Bonaparte.

A nouveau je vous mets au défi de citer un seul passage de Debord qui définisse le spectacle dans un sens autre que celui de médiatique et qui ne soit pas une sottise comme ce monde qui se transforme en images ou cette économie se développant pour elle-même. Je vous mets au défi de m'indiquer un seul phénomène que l'on puisse nommer spectacle et qui soit autre chose que médiatique. Tout ce que vous avez trouvé à me répondre jusqu'ici, c'est que je sais, moi, ce qu'est le spectacle. Ce n'est pas de chance, je n'ai jamais su ce qu'était le spectacle contrairement aux perroquets qui répètent le mot ou à Debord qui prétendait le savoir (Debord et Lebovici prétendaient aussi savoir qui avait critiqué Marx !). Aujourd'hui je sais que, hors du sens médiatique, c'est un mot vide de sens, un de plus. Debord m'a aidé dans cette compréhension par sa conduite. Il me dit un jour que l'on pouvait toujours discuter et transiger sur la théorie mais jamais sur les actes. Oui en effet. J'applique à lui-même ses sages principes. Ceci dit, où avez vous jamais vu Debord, ou un seul de ses disciples, discuter de théorie ou de quoi que ce soit d'autre ? En avez-vous vu un seul penser ? En avez-vous vu un seul argumenter ? Ils sont tellement au dessus de ça.

Vous me dites également que vous avez cru voir dans la Société du spectacle quelque chose qui ne se réduisait pas au médiatique, comme je le vis moi-même. Je vous en prie, faites part, ici même, de ce que vous avez cru voir (Vous, Brésilien, avec un sac de café sur l'épaule je l'espère.) C'est une question d'intérêt mondial, sans commune mesure avec les histoires médiatiques et édifiantes de pédés ou de chambre à gaz. D'ailleurs, toutes les histoires médiatiques sont édifiantes tandis que chez Juvénal, les bites font trois mètre de long, les couilles pèsent une livre chacune et les trous du cul sont épilés. Chez Bloy, les histoires sont désobligeantes, on assiste à des éruptions de crotte qui constituent, de nos jours, le quotidien du personnel médiatique, l'envers du décor qui ne paraît jamais mais que Bloy et Céline ont si bien percé à jour. Là aussi l'abjection est secrète. Vous noterez qu'il n'y a pas une seule référence à Céline dans toute la prose situationniste (ni dans sa poésie octosyllabique d'ailleurs !) C'est comme si Céline n'avait jamais existé. Les situationnistes pensaient-ils bien, finalement ? Céline est la pierre de touche de la mauvaise pensée, c'est à dire de la pensée tout court. Il est tellement facile d'admirer Lautréamont, aujourd'hui. Pourtant ce dernier annonçait les temps nouveaux. N'est-ce pas lui qui a écrit "Beau comme un camp de concentration." Vous l'avez vue de près la femelle du requin, pas seulement dans les dîners en ville, mais pour de vrai (Paris ne fut sauvé que grâce à la désobéissance de von Scholtitz. C'est pourquoi depuis, je nomme la salle à manger Napoléon III de l'hôtel Meurice "salon von Scholtitz".) Cochonville ! Ça me rappelle Mickey chercheur d'or, cette merveille qui a bercé mon enfance avec Félix le chat. Dernièrement j'ai racheté ces deux opuscules à prix d'or. Rosebud n'est-ce pas ?

Spectacle de l'utile

Alors que le sujet de notre discussion était la définition par Debord de son prétendu concept de spectacle qui n'est surtout pas, selon l'homme à la mauvaise réputation, celui de mass media, M. Bueno prétend m'opposer un passage de Reich, mode d'emploi où je tente de donner six définitions du spectacle. Je lui répond évidemment que la question n'est pas celle de ma propre définition du spectacle mais de celle de Debord (Selon moi il n'y en a pas). Toutefois mon texte prouve que je n'ai pas attendu vingt ans pour ressentir la nécessité de donner un contenu au concept de spectacle ; mais que je m'y attaquais dès 1971. Même après que vingt ans ont passé, les perroquets ne ressentent encore aucune nécessité de ce genre.

Cependant, cette réponse de M. Bueno, The New Dubliner, m'incite à préciser ce que je pense aujourd'hui de ces tentatives de définition.

Six définitions du spectacle

1. Le spectacle est le développement scientifique du fétichisme
2. Le spectacle est la circulation des marchandises qui absorbe tous les moyens de publicité disponibles.
3. Le spectacle est la forme secrète de la misère publique.
4. La valeur n'apparaît jamais. C'est le spectacle de l'invisibilité de la valeur
5. Le spectacle est la forme secrète de la misère publique.
6. Le spectacle est l'absence de l'esprit.

Spectacle de l'utile

En fait le monde tel qu'il paraît est un spectacle de l'utile. Il y a dénégation de l'esprit. On voit l'utile, on ne voit pas l'esprit. Aussi bien dans le monde que dans la théorie. [En fait, ce n'est pas seulement la doctrine économique qui est utilitariste, c'est le monde marchand qui est devenu utilitaire et d'abord parce que le bétail salarié y est traité comme du bétail. Comme la vie du bétail, la vie du salarié est utile, elle s'abîme dans l'utile et le désagréable. Elle n'a jamais accès à l'esprit. En ce sens, il n'y a pas de spectacle de l'utile, on voit bien la chose même, la désespérante dégoûtation de la résignation à l'utile du bétail salarié. La résignation à l'utilité est effective. Elle émet des ondes de démoralisation. Le bétail est utile. 2006]

C'est ce qui dérouta les ethnographes et les attira aussi : chez les sauvages, on ne voit pas l'utile, on ne voit que la communication, la magie, notamment.

En fait, paradoxalement, c'est dans la pub honnie (et dans l'art quand il y en avait) que la communication a droit de cité, même si c'est de façon dérisoire. Dans un monde où est censé régner l'utile, la pub seule est habilitée à traiter de l'esprit, de la communication, on sait comment.

Dans le monde où est censé régner l'utile, est censé régner aussi l'individu réputé rationnel. Or cet individu réputé rationnel n'est pas rationnel mais seulement raisonnable c'est à dire soumis. L'individu rationnel est souverain, l'individu raisonnable est soumis.

On reproche souvent à Hegel son "Tout ce qui est réel est rationnel". Or peu de choses sont réelles, donc peu de chose sont rationnelles. Ce reproche à Hegel est fondé sur la confusion entre raisonnable (bourgeois) et rationnel, sur la confusion entre être et réalité. Hegel est pourtant clair sur ce point : l'être n'est pas réel, il doit le devenir. Considéré séparément, l'être est la même chose que le néant. C'est ainsi que débute l'Encyclopédie des sciences philosophiques, si je ne me trompe. Seul est réel ce qui est rationnel. De ce fait Hegel est le premier théoricien du spectacle généralisé : du fait que la majeure partie de ce qu'on voit n'est pas réelle, n'étant pas rationnelle, ce qu'on voit est donc bien une illusion de réalité, un spectacle de réalité et non pas la réalité elle-même, la chose même, pour parler comme Hegel. Pour le bourgeois, seul l'utile est réel, de même que pour le singe Minc seules les tables sont réelles.

La misère essentielle réside dans la désertion de la communication qui est aussi bien la désertification de la société comme l'ont écrit heureusement Canjuers et Debord. Or, étant donné qu'on ne voit que l'utile, qu'on ne débat que de l'utile, étant donné qu'on ne voit pas la communication, on ne voit pas non plus la misère.

Avec Aristote, il faut distinguer entre les misère essentielle et la misère accidentelle. La misère essentielle frappe aussi bien l'aristocrate dans son palais, le bourgeois dans son appartement et le vagabond sur le trottoir. La misère accidentelle ne frappe que le vagabond ou le bourgeois et l'aristocrate quand ils sont ruinés. La misère essentielle est la misère de l'esprit, du rationnel et du réel. La misère essentielle est le triomphe apparent et désespérant de l'utile. Aujourd'hui, dans le monde bourgeois qui triomphe, dans le monde de tables du singe Minc, la poésie se réfugie dans la guerre, qui est la négation de l'utile (beau comme un missile de croisière…), et les policiers sont les seuls poètes.

En ce sens, le spectacle de l'utile n'est pas la forme secrète (ou non) de la misère publique (3), ni la cause de cette misère ; mais seulement la cause ou l'effet de son invisibilité.

Le spectacle de l'utile n'est pas spectacle de l'invisibilité de la communication (4) ; mais cause ou effet de cette invisibilité. Comment quelque chose d'invisible pourrait-il être un spectacle. C'est une contradiction dans les termes. Par contre, l'invisibilité d'une chose peut créer un spectacle, une illusion, comme l'invisibilité des idées chez Platon créait des ombres dans la caverne. L'invisibilité de la communication entraîne l'illusion que l'utilité est la seule chose au monde. Dans le spectacle de l'utile, la misère demeure secrète puisqu'elle est misère de ce que dénie et cache le spectacle de l'utile : mais le spectacle de l'utile n'est pas pour autant la forme secrète (ou non) de la misère.

En ce sens, le monde tel qu'il paraît (et non tel qu'il est, je suppose) est bien matérialisation (au sens de matérialisation d'un spectre) non pas de l'idéologie ; mais d'une idéologie, l'utilitarisme. Adressez vous donc, selon Adam Smith, à l'égoïsme de votre boucher ; mais osez seulement lui dire que sa viande est mauvaise alors qu'il a encore son couteau à désosser à la main. Un accident est si vite arrivé. L'éloignement de l'esprit est la matérialisation de l'utilitarisme. L'éloignement de l'esprit engendre non certes l'utilité mais le spectacle de son triomphe, c'est à dire sa prétendue existence unilatérale en l'absence de toute communication : l'utile seul semble exister, le monde semble être conforme à la pensée bourgeoise. D'ailleurs d'où vient cette pensée, comment cette pensée pourrait exister si le monde ne semblait pas être de lui-même existence du seul utile. Avec l'aliénation de la communication, le monde prend un aspect utile. Voilà quel est l'effet de spectacle. C'est ce qu'il faut expliquer. Foutre ! Encore un pourquoi. Il n'y a donc que des pourquoi ici ? Les choses étaient plus simples à Auschwitz où il n'y en avait pas.

Enfin, le spectacle de l'utile est bien absence de l'esprit (6), (l'utile seul semble exister), ce qui ne signifie pas qu'il soit spectacle de l'absence de l'esprit, les choses seraient trop simples. Si cette absence n'était pas masquée, si elle paraissait comme absence proprement dite et non comme grosse et merdeuse positivité de l'utile, elle serait instantanément supprimée. En 1971 je subodorais déjà la nature du seul spectacle qui soit et ne soit pas pour autant mass media. Si le spectacle est absence de l'esprit et que cette absence ne paraisse pas pour telle, ce spectacle ne peut donc qu'être spectacle de l'utile, illusion de l'existence unique de l'utile. La comparaison avec le sens que Platon donne au spectacle dans la caverne s'arrête ici. Tandis que dans celle-là l'esprit est à l'extérieur, ici l'utile baigne dans l'esprit. C'est la conception exacte de Hegel : l'aliénation de l'esprit est nature, cependant l'esprit n'en existe pas moins dans la nature qu'il n'a de cesse de supprimer. Pouvoir (il ne suffit pas de vouloir) constater l'absence de l'esprit c'est constater l'esprit. Pouvoir constater l'absence de l'esprit, c'est réaliser ipso facto sa présence. Pleurs, pleurs de joie.

C'est pourquoi, dans un monde si dur, les paysages sont si beaux : ils n'ont aucune utilité contrairement aux commissariats de police.

Jusqu'à une date récente, l'art n'avait d'autre utilité que de manifester le néant de l'utilité. L'esprit sourd de la négation de l'utile dans le petit pan de mur jaune d'une vue de Delft. Le tintement d'une cuiller dans une tasse de thé, le mouvement d'une pierre instable sous le pied, le goût d'une madeleine abolissent en un instant l'utile mieux qu'un coup de dés. Aujourd'hui l'art est devenu utile, il n'a de cesse de manifester le néant de l'esprit, dans des foires !

Enfin, l'effet du spectacle de l'utile est que le spectateur n'est confronté, désespérément, qu'à l'utile, ce qui revient bien à ce qu'il soit confronté à l'invisibilité de l'esprit, puisque la visibilité omniprésente de l'utile se confond avec l'invisibilité de l'esprit.

Je subodorais ces choses déjà dans Reich, mode d'emploi puisque j'y écris que la circulation des marchandises peut bien paraître comme une kermesse de l'usage. J'attaquai déjà Debord sans le savoir, ce Debord qui se soucie du vrai usage des choses entendu au sens d'utilité tout en révérant l'usage qu'en font les Kwakiutl qui est une violente négation de l'utilité (Hécatombe de l'utilité sur l'autel de la communication). Debord n'était pas à une contradiction près.

Le contact spectaculaire avec la totalité n'est pas le contact via la propagande industrialisée, pub, presse, mass media, coups monté des services secret ; mais le contact permanent et universel via le spectacle de l'utile, c'est à dire le monde tel qu'il paraît, un monde qui joint l'utile au désagréable.

Le capital qui devient image

Cher M. Bueno,

Je viens de trouver à l'occasion de la lecture d'un livre, par ailleurs médiocre, ce que peuvent signifier les mots "Le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il est devenu image". Il s'agit simplement des marques commerciales et de la lutte publicitaire mondiale que se livrent ces marques commerciales. Cela justifie pleinement ce qu'écrit Le Manach dans un de ses artichauts : "La théorie du spectacle ne semble avoir eu pour seul objectif que de créer un glacis d'opacité interdisant toute pénétration de la critique."

Si j'en crois le professeur Yoyotte, Nike se prononçait déjà nique du temps des anciens égyptiens et s'écrivait avec les hiéroglyphes, non comme cela se prononce, mais comme cela se fait.

J-C Guillebaud, dans La refondation du monde écrit : "…les sociétés qui s'affrontent sur le marché mondial sont littéralement obsédées par la manipulation des symboles. Elles sont conscientes, à juste titre, que le succès ou l'échec de leurs produits en dépend." Puis citant Benjamin Barber : "Les marques sont des codes porteurs d'associations et d'images soigneusement cultivés par la publicité et le marketing." Plus loin, "…la conquête des marchés passant dorénavant par la promotion victorieuse de signes d'appartenance…"

Après, le journaliste Guillebaud déplore « ce glissement progressif de la substance vers le symbole », « cette substitution du signe au contenu ». Il n'a donc rien a envier à l'utilitariste Debord. Pour Debord, comme pour Guillebaud, la substance c'est la cigarette, la tomate ou la bière. Pas de chance. La substance c'est la communication et les signes et les symboles sont des moments éminents de la communication. [Comme le note Boorstin dès 1961, « les marchandises sont célèbres » et il est vital pour leurs producteurs qu'elles le soient, « qu'elles soient connues comme étant bien connues » selon la formule de Boorstin. D'une part, 1) si les marchandises n'étaient pas bien connues, personne n'aurait même l'idée d'en acheter, n'ayant connaissance de leur existence, d'autre part 2) qu'elles soient bien connues est la raison magique de l'achat. Mais la magie s'arrête là, cette « bonne connaissance » n'est pas transférée à l'acheteur qui n'est pas transformé en Brigitte Bardot par un coup de baguette magique (dommage, imaginez l'effet). Cette bonne connaissance s'évanouit lors de l'achat. C'est cette « bonne connaissance » qui est le but de l'achat. C'est de la magie ! Oui, mais de la magie qui rate tandis qu'elle réussit chez les sauvages. Seuls les jeunes gens des banlieues parviennent à faire un usage humain des guenilles marquées qu'ils paient fort cher (condition indispensable). Dès qu'ils ont revêtu ces guenilles, ils deviennent connus comme étant bien connus, pas seulement des services de police, n'est-ce pas ? Effectivement ils sont des sauvages puisqu'ils parviennent à faire de nouveau ce que les sauvages savaient faire et qui s'est perdu pour le reste de l'humanité. 2006]

Plus loin, nous avons droit "aux besoins véritables de l'homme" et à la déréalisation du monde.

Tout au contraire, la communication, la lutte pour la communication et la domination de la communication par les marques commerciales apparaît en plein jour. Le journaliste utilitariste découvre soudain qu'il s'agit de vendre de l'appartenance et de l'identité. "Les sociétés qui s'affrontent sur le marché mondial" ne l'ont pas attendu pour le savoir. Et les marchandises sont de la pacotille non parce que les cigarettes, les tomates ou la bière seraient mauvaises, mais parce que l'appartenance et l'identité qui est en fait vendue est illusoire.

Pourquoi les crétins de l'Encyclopédie des nuisances ne devraient-ils pas être empoisonnés avec le reste des esclaves, comme l'étaient déjà les ouvriers de Londres en 1860 ? Pourquoi les esclaves devraient-ils être bien traités ? C'est bien fait. Les Hoplites qui fonderont la nouvelle Athènes n'existent pas.

http://leuven.pagesperso-orange.fr/